PAUL MARGUERITTE

Le jardin du passé

LIBRAIRIE PLON

LE JARDIN DU PASSÉ

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

NOUVELLES

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2761.

PAUL MARGUERITTE

LE
JARDIN DU PASSÉ



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

—

1896


LIBRARY
1976
UNIVERSITY OF TORONTO

A FRANÇOIS COPPEÉ

CES PAGES DE RÊVE ET DE SOUVENIR

HOMMAGE

RESPECTUEUX ET AMICAL

P. M.

Samois, 1895.

MA RIVIÈRE

Elle est le paysage en marche. Son miroir coulant emporte le ciel et la forêt. Elle sépare le pays des bois du pays des plaines. Dans le sommeil enchanté des choses, elle est la vie. Qui l'a sous ses fenêtres, au bout de son jardin, peut regarder couler l'heure d'étain blanc à l'aube, d'or scintillant à midi, d'émeraude violette au crépuscule, noire et bleue la nuit. Souveraine, elle descend, de la masse compacte de la forêt, au barrage dont les dents de fer peignent le flot de sa chevelure. Elle noie sur ses bords des iris jaunes, des joncs. Elle roule des épaves. Les grands chalands de bois pesamment chargés la remontent avec lenteur, au bout d'une corde que halent deux chevaux

et un âne, ou trois mulets. « La chaîne », avec son bruit de tourne-broche, passe en dévidant les mailles de la corde de fer qui s'immerge à l'arrière du vapeur, dans un déchirement de la robe d'eau, ourlée d'écume.

Du pont au barrage, Elle descend plate, merveilleux bassin aux berges douces et à même, où les vaches, le soir, boivent en enfonçant leurs pieds dans le gazon mou. Des barques en nombre, amarrées devant les maisons du village; peu sur l'eau. Aux jours de vent, une seule voile penche son aile, rase les minuscules vagues, aile blanche d'oiseau et de poète que tout un pays connaît et salue : votre barque, Stéphane Mallarmé! Les bicyclettes fuyant le long de la route, dos courbés d'hommes en maillot, corsages roses et pantalons bouffants de femmes, laissent déserts les canots; l'eau entre en cale et pourrit le fond. De vieux bachots coulés à pic, dans la vase, montrent, à travers l'eau transparente qui les emplit, de minuscules poissons de nacre blonde et flexible. Un cheval blanc baigne à mi-ventre, monté par un gars qui relève ses jambes nues.

J'aime ce coin surtout... Par une langue d'herbe large d'un saut, une presqu'île s'attache au sol ferme et court parallèlement à la rive; un étang s'y enclôt, d'eau pourrie d'herbes, port de la flottille du constructeur de bateaux: norvégiennes ventrues, périssoires frêles, canots vernis comme des escarpins de bal, petit vapeur joujou qu'un enfant pourrait diriger. Dans l'étroite presqu'île, l'herbe jamais foulée pousse haut, et les foins coupés y embaument. Une seule cabane, planches et goudron, sert d'abri au passeur dont le lourd bachot relie, à lentes ramées, Héricy et Samois.

J'aime encore le lavoir qui, sous ses auvents de bois, bruit d'un caquet de paysannes, coupé du claquement des battoirs. Quand le soleil s'abaisse et que des nuages feu, soufre, or vert trempent le cristal immobile du fleuve, l'eau savonneuse, autour des caissons de bois où s'encastrent les genoux des laveuses, étend et dilue sa nappe bleuâtre, qui s'irise de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

*
* *

Quand l'automne rouge incendie la forêt et baigne ses reflets de cuivre dans la rivière que l'haleine des brouillards ternit comme une plaque de métal, je dis adieu au paysage familier. M'exilant vers des mers de soleil et des ciels d'indigo, il m'est épargné de voir la rivière s'assombrir sous les nuées noires d'hiver, couler livide et sinistre entre des berges de neige. Au printemps, je la retrouve, verte et bleue, frémissante de ses mille petites feuilles d'eau.

Ainsi, elle m'apparaît toujours jeune et parfaitement belle. A la longue, et d'année en année, elle s'est identifiée tellement à mes rêves et à mes pensées que c'est en elle que je cherche la couleur de mon âme. Ce ruban de fleuve et ce tapis de verdures et de moissons qui le bordent sont devenus un complément de moi-même. Quelque chose de mon cœur mourrait si je ne devais plus les revoir. Chaque été qui s'écoule serre un nœud au lien fort de l'habitude.

Regards jetés sur les moires tremblotantes, sur les stries fines et magiques, jours vécus, années en allées! Tel soir, où de nuageuses mousselines bleues voilent le masque de lune de la rivière, évoque tel soir d'antan, si lointain, où le fil de l'heure et de l'eau nous emportait, mon frère et moi, dans le silence de la nuit, bercés par la barque en sabot, vieille et craquante. Il était doux, étendu à l'arrière, de plonger ses mains dans les ténèbres mouillées, dans ce noir qui palpitait entre les doigts, ruisselait froid et caressant.

Puis, les journées grises, les heures sans heures des molles accalmies de septembre; les soleils brasillants et durs où l'on rame dans de l'or, avec du feu sous les paupières; les après-midi vertes et sombres sous des replis glauques d'ombrages; on s'immobilisait au-dessus d'une forêt dans l'eau, pris dans le tain d'une glace si pure qu'on craignait d'en briser le reflet. Le fallait-il? les rames trouaient la tapisserie lacustre et emportaient dans leur sillage de perles tout un pan déchiré du paysage.

Tous les rêves de notre jeunesse se sont mirés dans cette eau intarissable qui les emporta. C'est une âme vieillie et un visage modelé à la ressemblance du passé, mais avec un sourire plus grave, que nous y surprendrons désormais, car la parole du poète est trop vraie :

On ne se baigne pas deux fois au même fleuve.

Et elle est trop vraie aussi, la mélancolique petite chanson bohême :

Les montagnes gémirent
Et les forêts gémirent.
Mes jeunes années,
Où vous êtes-vous en allées !

Mes jeunes années
N'ont pas joui du monde.
Mes jeunes années
N'en ont pas connu la beauté.

Jeunesse, ma jeunesse,
Comme je t'ai passée !
C'est comme si j'avais jeté
Une pierre dans l'eau.

Une pierre dans l'eau,
Elle remue et se retourne.
Mais ma jeunesse
Jamais ne se retourne.

*
* *

A présent, la rivière me fait peur, et je ne la traverse qu'à contre-cœur. Amie toujours, mais amie inquiétante, depuis qu'à trois fois j'ai vu les gaffes des mariniers sonder les herbes, chercher un mort.

L'eau qui dort, emportée dans sa respiration de sommeil, paisible à la surface, attire l'homme par son murmure de sirène. Imprudence de jeunes gens, suicide obscur, accident horrible et absurde, la rivière douce, tapie dans son lit de joncs et d'iris, laisse venir à elle qui doit subir son sort. Force lente, aux étreintes paralysantes, elle déroule ses anneaux fluides et va, suprême d'indifférence, loi de beauté, de vie et de mort.

Moins charmeresse, elle ne capterait pas autant le rêve; moins terrible, elle n'inspire-

rait pas le respect sacré qui lui est dû. Elle est telle qu'elle est et parce qu'elle est, à la fois jeune et vieille comme le monde. Toute l'imagination et la poésie des hommes ne sauraient concevoir quelque chose d'autre et de plus beau que ce flot lent et large, qui prend la couleur du temps, s'imprègne de la splendeur des choses, et s'écoule avec la lenteur inflexible de la Destinée !

LA FORÊT FÉE

A Félix Bouchor.

— Attends, vieux camarade ; c'est plein d'anémones sauvages !

L'alezan, humant les bruyères sèches, tend entre les brides lâches sa longue tête placide, et broute les lancettes jaunies, l'herbe fine.

Elles valent la peine que l'on mette pied à terre pour elles, ces anémones, lis d'un violet royal, à cœur d'or, sur courtes tiges velues.

— Qu'est-ce que tu dis de cela, l'ami ?

La bête, à la voix familière, tourne son cou gonflé de veines et moiré de sueur. Son large œil noir bombé montre un coin de blanc peureux, et la forêt se mire dans l'orbe sombre et verni de cet œil qui ne voit point à la façon du nôtre et qui déforme toutes choses.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

Inquiétude de la tête au vent, narines frémissantes, puis détente, oubli de la sensation fugace ; et, paisible, arquant ses jambes, le cheval tond l'herbe grêle d'une ornière, mâche une écorce, cherche à déterrer les tigelles fraîches. D'où venait sa peur, le souffle instantané qui lui vibrait tout au long ? C'est leur mystère, aux animaux, étranges voyants des formes lointaines. Ils entendent ce que ne perçoit pas l'oreille de l'homme. La futaie, pourtant, est vide. Aucun bruit de hache jetant bas les arbres, nul cri de coucou ni de pic frappeur, celui qu'on appelle l'oiseau des charpentiers ; les ramiers sauvages ne roucoulent pas. La forêt s'étend silencieuse, vide et pleine. Peut-être le vol d'un corbeau ombrait-il le sol d'un battement d'ailes ? Ou quelque branche aura craqué.

— C'est bon, hein !

Oui, ce doit être savoureux à mâcher, ce vert humide ; c'est bon, après la paille sèche, l'avoine sèche, le foin sec qui craquent sous la dent. Sa langue clappe, gênée par le mors.

C'est vrai que cette verdure fait envie, tous ces feuillages gonflés d'eau, leur acide fraîcheur !

En selle maintenant ! le bouquet est cueilli. Les fleurs sont rares en forêt. Près des champs, fleurissent seuls la menthe sauvage à fleur bleue, les boutons d'or, les campanules en clochette, les petits œillets sauvages qui sont roses. Ces anémones veloutées, d'un violet si riche, à peine nouées d'un brin d'herbe, se ferment et se fanent.



L'allée de sable sinue entre des buissons roux. Derrière, devant, partout, la futaie s'élague : grands jours bleus où s'érigent des hêtres gigantesques, des peupliers blancs, des ormes. Un tapis mort de feuilles et de broussailles fauves laisse poindre, çà et là, les piques menues du vert nouveau, les gramens roses.

Il y a huit jours, on eût dit l'assoupissement d'une forêt d'automne, grise et grillée. A vue d'œil, le printemps a surgi, jailli, bondi, cre-

vant en bourgeons verts, poussant des ongles et des doigts d'émeraude, lançant des fusées qui éclatent et retombent en pluie feuillagée : c'est la gloire du vert et du jaune, du jaune surtout. Une colossale et vierge dentelle enveloppe d'un réseau ciselé les vieux troncs blancs et noirs. Des milliers d'êtres, qui sont des feuilles et qui palpitent comme des oiseaux, scintillent en frissons de lumière. Et cela sent la chair du bois, le sang de la sève, la jeunesse éternelle.

Des bouffées vives passent, des hannetons zigzaguent en petits sillages phosphorés, un lézard gris court sur une roche, des bestioles bleu d'acier, or sombre, vert laitue, glissent dans les sous-bois ; tantôt l'exquise et fiévreuse odeur d'étang, l'arome humide des champignons s'exhale, tantôt le parfum sec et résineux, si pénétrant, des pins. Ici, un souffle de musc ; là, un soupir de bruyères mortes ; et, partout, l'haleine profonde de la forêt jeune, un grand vent de force et de vie neuves.

Les hêtraies épaississent déjà leurs feuillages. Dans cette course au vert, au vert uni-

forme d'été, dans cette gamme ascendante et précipitée des blonds, des ors faibles, des soufres verdâtres, des jaunes fonçant d'heure en heure, les chênes en retard, mâts de navire droits et rugueux, piliers de cathédrales inachevées, tous pareils, se teintent d'une frêle feuillée, larve et brume dans les lointains.

Aller de l'avant, fouler des allées de sable, percer à l'infini l'ogive bleue des berceaux, et que les feuillages vous grisent et vous harassent délicieusement, flots changeants et monotones, pareils et nuancés, voilà que le mirage, la fièvre de langueur, la magie de la forêt vous subjuguent et vous enchantent. Musique sans paroles, sourde et confuse âme des choses, sortilège exquis et perfide, la Forêt vous prend, vous garde. Vous n'êtes plus à vous, mais à elle. Dépossédé du temps, du lieu, du désir et du regret, il n'est plus rien en vous que l'instinct d'errer des heures, au hasard, sans but, réduit à vivre l'unique vie des sens, la pensée si flottante qu'elle en est-presque dissoute !

*
* *

— Quoi encore, vieux garçon ?

Tiens ! des chevreuils ! Une harde en exode, souple et peureuse. L'un d'eux semble attendre, à moitié retourné vers nous. Son pelage fauve se lustre au soleil. Un saut, il fuit ! Et le cœur sauvage du vieil homme croit bondir au rythme d'un galop de poursuite, parmi les fanfares au vent, les abois de meute à mort, un froissement d'étriers dans le botte à botte qui cherche à dépasser un rival, sous l'œil ardent des amazones.

Mais non, nous allons au pas, tout doucement. Et peut-être reverrons-nous les chevreuils, à travers un taillis, braquant sur nous leurs yeux de velours, piétés dans un ramassement qui peut les détendre en arc, emportés d'une nouvelle alarme, au loin cette fois et invisibles. Des roches blanches, gris bleuté, forées de trous d'éponge, reflétant le ciel dans des lacs minuscules, dévalent à présent, sous des pins rougeâtres, en un lit de mousses flétries, d'aiguilles glissantes et de pommes de

pin fendues. Des serpents de racines bossuent le sol de leurs nœuds. La terre, sous les sabots, ronfle en marche de tambour lointain.

L'alezan a repris son rêve ; l'avait-il quitté ? Son pas somnambule se lève et s'abaisse d'un tracé courbe, automatique ; les muscles de ses épaules jouent sous la peau tiède, le poil net et luisant. Il vit le rêve continu de son âme, et ce rêve, ou un semblable, hallucine le cavalier.

C'est tout ce vert qui obsède. Par mille pores, il entre en vous. Penser à autre chose, est-ce possible ? Un essai de conscience se brise et s'éparpille à chacune de ces formes d'arbres, de branches et de feuilles entrées dans le regard. Un chaos analogue à celui d'une symphonie dont on percevrait tous les instruments, berce, de son ondoiement puissant, le rêveur éveillé et la bête qui marchent. Des sensations inachevées suggèrent tout au plus l'envie de boire aux mares ou de s'étendre, le front au ciel, à plat dos, dans les broussailles rèches pointillées de genêts jaunes !

*
* *

La fièvre verte !

Elle m'a ressaisi tout entier, avec son insomnie vague, son incohérence fluide, ses frissons à l'ombre, ses chaleurs au soleil, la fièvre de langueur, la malaria des arbres, la douce et voluptueuse hébétude d'être soi et non plus soi, de dépouiller toutes les contingences imposées par l'hérédité, la vie convenue, d'oublier que l'on s'appelle un tel et qu'on remplit telle petite case de l'échiquier social, pour ne plus s'appartenir qu'en tant qu'instinct primordial, effigie de la race et de l'espèce, dans la nudité d'une âme à laquelle il suffit de se sentir palpiter comme les feuilles, comme les bêtes.

Autrefois !

Ah ! autrefois, plus ensorcelant pour ma jeunesse était le prestige éternel des eaux, des bois : la fièvre verte se confondait au délire d'amour. Pour ces combes solitaires, pour ces hêtraies où flotte un vieux mystère, pour ces roches, pour ces futaies robustes et ces clai-

rières en cirque,pour ces étoiles de sentiers verts conduisant à l'inconnu, pour les découverts béant sur des océans de cimes et des moutonnements de verdures, pour les vieux arbres crevassés et la plus humble tige d'herbe, mon adolescence se gonflait de désir, et j'aimais la forêt comme on aime une femme. Elle était toute volupté. Et j'eusse voulu étreindre les bouleaux blancs, me rouler dans les chevelures vertes des broussailles, pâmer sur ce sein chaleureux de géante.

Aujourd'hui, la fièvre verte est devenue chronique. Ses accès sont courts. J'y suis fait. Je les aime pour le rêve intense et perdu qu'ils suscitent en moi, pour la poésie informulée dont la forêt impassible, mais si belle, baigne mon cœur d'après des chimères enfantines. Pourquoi demander plus à la forêt que son mirage ? Vers l'Orient, toutes les feuilles chatoient, translucides et perlant du soleil. Des coulées d'or font flaque dans l'herbe rase. Des pans de verdure sur le couchant s'étagent en replis d'ombre et en reliefs vifs, en amoncellements joyeux qui bougent.

Unique heure blonde, rappel de la jeunesse et du printemps brefs ; demain la forêt sera toute du même vert. Et l'esprit se blasera sur cette splendeur connue.

Il y a des reflets d'argent sur les ornières d'herbe. Les ramiers sauvages roucoulent en petits sanglots doux. La forêt fée bruit et vibre. Cher mensonge de la vie, beau leurre des choses !

— Au galop, vieux camarade ! Rompons le charme par un simulacre d'action.

Il faut secouer cette fièvre qui enlise et dévore.

A la maison !

LE THÉATRE DE VALVINS

Oui, elle fut charmante et bouffonne, cette représentation donnée l'autre jour à Marlotte par les peintres Point, Béthune et Anquetin. L'idée n'en pouvait venir qu'à des artistes. Composer une revue cocasse, à la fois pleine de poésie fine et de réalité grasse, la répéter, la jouer le jour de la fête du pays, dans une baraque de foire, sur un théâtre de toiles, loué à cet effet, voilà qui sent ses tréteaux libres et sa *Comedia dell' Arte* d'une lieue!

Rien ne pouvait être plus cher à mon cœur. Car j'ai gardé l'amour de la prestigieuse atmosphère factice que créent la parole ou le geste humain, l'oripeau, le décor et les quinquets. Et encore que mon rôle, cette fois, y

fût d'humble spectateur, c'est ma jeunesse ivre de théâtre que je crus voir se lever sur les planches poudreuses de la baraque de Marlotte, au feu des lampes à pétrole et des flammes de bengale d'apothéose.

Et qu'elles étaient sœurs de mon rêve, ces jolies et spirituelles comédiennes, actrices nées, comme toutes les femmes, dépensant dans la fièvre du spectacle leur énergie nerveuse, avec des yeux éclatants et des lèvres pareilles à des piments rouges; entre toutes, une inoubliable Colombine, un exquis rapin travesti, et Mlle Nau venant, en souple maillot d'Arlequin, réciter ces vers du prologue :

Au son des violons qu'on accorde, voici
Derrière le rideau que nous mettons nos masques,
Fleuris, non de pensée amère ou de souci,
Mais de libre feuillage et de roses fantasques...
Vous serez indulgents, car le drame est léger
Et nos auteurs ont pris leurs pinceaux pour écrire;
Heureux s'ils peuvent faire un instant voltiger
Sur vos lèvres la joie éclatante du rire!

Pends-toi, mon cher frère, qui, pendant qu'on applaudissait ces vers de toi, galopais

sur ton cheval dans les plaines de la Beauce, rivé par les grandes manœuvres à ton peloton de dragons! Mieux que personne, tu aurais raffolé de cette représentation, car un semblable amour de tréteaux et de rimes sonores lie tes souvenirs aux miens; et nous aussi, presque enfants, nous eûmes notre baraque de Marlotte.

Ce fut le théâtre de Valvins.

***

Il exista vraiment, et dura deux années.

Stéphane Mallarmé le patronna de son sourire. Ensemble, l'autre soir, nous en rappelâmes les fastes, tandis que, serrés amicalement dans le crépuscule vif et froid, nous filions vers Valvins et Samois, en compagnie d'Élémir Bourges et d'Henri Signoret, secoués par la petite voiture qu'emportait la jument frileuse.

Nous reportant onze ans en arrière, plus peut-être, je n'ose compter, nous brassions l'imaginaire entassement de loques, de cos-

tumes, de brochures, de chandelles, de rideaux et de paravents qui parvinrent à réaliser notre heureuse folie. Et nous en évoquions le cadre, à la fois simple et magnifique.

C'était, près du pont de Valvins, à deux pas de l'escalier enverduré de vigne vierge et du canot à voiles de Stéphane, un atelier vaste, au-dessus d'une grange, dans une ferme. Par la baie de verre, on voyait couler la Seine, fuir un ruban de route, monter le compact rideau de la forêt. Cet atelier avait été occupé par de Neuville. Un essuiement de pinceau, une grande tache de couleur brune laissait sa marque sur le torchis des murs.

Un plancher surélevé, une rampe de fer-blanc, trois grands paravents verts et feuillagés, destinés à être tour à tour un fond de forêt, d'appartement ou de mer, telle fut la scène. Nos deux lits, des bancs de bois et des chaises, voilà pour s'asseoir. Les rideaux, deux draps blancs jouant sur une tringle, séparèrent le monde illusoire du public. Le public était libre et tout de paysans. Entrait qui voulait. Il n'y avait pas même un tonneau

à la porte pour recevoir des contributions en nature, œufs et poulets.

Tous les dimanches soir, prévenus par des affiches manuscrites apposées au pont de Valvins, des villages voisins, Samoreau, Héricy, Vulaines, et même de la Brosse, qui est loin de là, de petites lanternes, par la nuit obscure, se dirigeaient vers notre théâtre. C'étaient des paysans et des paysannes ; quelques-uns, pour être sûrs d'être assis, emportaient leur chaise au derrière. Ils grimpaient l'escalier raide : un falot éclairait les profondeurs de la grange, les houles jaunes et immobiles des bottes de paille. Réveillées, des poules caquetaient, en s'enfuyant. Et nous ne comprenons pas encore que le feu n'ait jamais pris, allumette jetée insouciamment, cendre rouge de pipe secouée sur les marches.

Un public, un vrai public que celui-là ! Foule tassée, bruyante, tenant deux cents là où il n'y avait place que pour cent, masse de chair liée par l'écrasement et d'autant plus facile à s'émouvoir ou à rire, chaque secousse gagnant avec une rapidité de foudre.

Notre saison dramatique remplissait deux mois de l'année, toutes nos vacances de collégien et d'étudiant. Et, en revanche, l'année entière tenait pour nous en ces deux mois de fièvre et d'agitation délicieuse.

Le seul revers de la médaille est qu'il nous fallait, mon frère et moi, les bougies soufflées et le bruit des spectateurs écoulé dans l'ombre, dormir dans cette atmosphère grasse et chaude, qui mêlait au fleur des foins un petit relent d'étable.

On ne dormait pas, voilà tout. Et les oreilles claquées, la gorge sèche, on bavardait jusqu'à l'aube.

* * *

Nos acteurs : nous-mêmes, ensemble costumiers, régisseurs, souffleurs, machinistes ; quelques amis s'y joignaient, le poète Mestrallet. Notre poète officiel, bonne et rare fortune, quel autre que Stéphane Mallarmé? Notre cousin, surcroît de luxe, et, raison meilleure, notre ami. L'âme délicate et charmante de notre troupe, la fleur incarnée de ce théâtre aux

belles rimes et de ces parades aux gestes blancs de funambules, Mlle Geneviève Mallarmé consentit à l'être; et avec combien de grâce!

Colombine du *Pierrot posthume* de Gautier, Nérine des *Fourberies de Nérine* de Banville, nulle ne sut comme elle animer d'un visage de petite fée le *Passant* de Coppée, la *Part du Roi* de Catulle Mendès, *Pierrot héritier* de Paul Arène, Loyse de *Gringoire*, la seule pièce en prose que nous jouâmes, parce qu'un poète l'avait écrite. Notre audace alla même jusqu'à affronter *Hernani*; mésaventure légère : les paysans, croyant que l'emphase des vers et l'intensité des situations indiquaient une parodie, se tordirent de rire. Plus l'action devenait frénétique, plus leur gaieté délirait. Dans le Don Diègue sénile, le Hernani passionné, la doña Sol pathétique, ils avaient reconnu l'éternelle farce du Géronte trompé par Léandre et Colombine!

Ce fut un accident drôle, et l'idée ne nous vint pas de nous en prendre à l'insuffisance de notre jeu et de nos moyens. Ce public éclairé sur la vraie et profonde signification des sym-

boles ne savait-il pas garder un parfait silence, coupé de rires ou d'angoisse, lorsque surgissait le grand spectre pâle de Pierrot faisant mourir sa femme en lui chatouillant la plante des pieds?

Falotes ou macabres pantomimes, qui mariaient le rasoir avec lequel Pierrot coupe le cou de son enfant à la seringue de cheval par laquelle il enfourne un clystère bouillant à la sage-femme! Epique odyssée d'un gendarme perdant au jeu son sabre, ses bottes, et jusqu'à son nez et ses moustaches : à vous, Mestrallet! Scaramouche auquel on crève une guitare sur la tête, Arlequin preste sortant d'une malle, culbutes clownesques et coups de pied au derrière, décharge d'un tromblon dans la poitrine, meurtres et suicides d'où jaillissait le rassurant symbole un bouquet de carottes : tout l'hurluberlu du rêve et le fantasque de la charge! Dieu! que ces joies sont loin!

Elles s'éternisent seulement en quelques vers exquis de Stéphane Mallarmé : un sonnet en manière de prologue d'ouverture, et des triolets suaves. Celui-ci entre autres :

Notre violon n'attend plus
Qu'un signe de Monsieur le Maire.
Cet orchestre que j'énumère,
Notre violon, n'attend plus.

Déjà sur les prés chevelus,
La lune vers sa chimère.
Notre violon n'attend plus
Qu'un signe de Monsieur le Maire.

*
* *

Tout a une fin. Un soir d'automne, quand la vigne vierge devient rouge et que la Seine se glace d'émeraude — il y avait des ors pâles dans les bouleaux, — l'actrice, le spectacle fini, vint, pinçant le bout de sa jupe rose, réciter en une révérence d'adieu au public ces vers de Monsieur son papa :

Avec le soleil nous partons
Pour revenir au temps des roses.
Sans or, ô Gilles et Martons !
Avec le soleil nous partons.

Mais il nous reste en nos cartons
De quoi chasser les jours moroses.
Avec le soleil nous partons
Pour revenir au temps des roses.

Les roses revinrent, mais le théâtre de Valvins ne rouvrit pas. Il mourut dans sa fleur, comme les jeunes hommes aimés des dieux.

Il en reste une jolie cendre, et, acteur dépoudré, j'en garde, hélas! sur les cheveux.

AUX CHANDELLES

A François Sauvy.

Qui nous aurait dit que,quinze ans plus tard, nous serions assez jeunes pour reprendre ces divertissements, et, qu'après Valvins, Samois aurait son tour? Hier, un gracieux prologue de Georges Rodenbach précédait une charade en vers écrite par mon frère. Aujourd'hui nous tentâmes plus et mieux.

Dans le petit village, il y a une salle de bal : planchers défoncés, tribune d'orchestre sur laquelle deux lyres peintes semblent de sang caillé, murs gras et noirs d'inscriptions. C'est là que, derrière une rampe faite d'une feuille de zinc, sur un fond de vieux rideaux pour seul décor, nous avons, avec quelques char-

mantes jeunes filles, nos cousines, joué aux chandelles, pour quelques amis, deux contes féeriques : la *Belle au Bois dormant*, et ce parfait joyau de l'écrin de Théodore de Banville : *Riquet à la Houppe.*

Aimez-vous ces représentations intimes ? Je n'aime qu'elles. Elles sont humbles et charmantes. Des écriteaux, comme au temps de Shakespeare, indiquent le parc, la forêt, la salle du trône. La satinette à dix sols y joue le satin ruineux : ce n'est pas un costumier en renom qui taille les pourpoints, mais une ouvrière de village, pour laquelle on copie, dans les costumes de Vecellio, quelque modèle d'ajustement. Les colliers d'or ? Vite du fil et une aiguille : haricots enfilés, marrons en brochette que recouvre un pinceau d'or liquide ; et voilà des splendeurs ! Le théâtre vit de mensonge, l'illusion s'y crée dans les âmes et le verbe du poète n'est-il pas là pour tout peindre et tout évoquer ?

Mais, dira-t-on, on joue pour le public ? Point du tout. N'est-il pas aussi exquis de se dépenser pour dix personnes que pour mille ? L'effort

est le même, et il est délicieux de se dire qu'on se donne corps et âme pour une élite, pour un pur groupe de poètes ou de lettrés.

Enfantillage, temps perdu? C'est vrai, mais ne perd-on pas la vie misérablement en soucis puérils ou en niaiseries amères? Combien d'instants donne-t-on véritablement à une haute et forte émotion d'art? Et si c'est être enfant que de se livrer en spectacle et de réciter de vaines paroles qu'accompagnent des gestes illusoires et fugaces, je demanderai : — Quand l'homme cesse-t-il d'être un enfant? Toute l'inconscience de nos actes, nos colères, nos chagrins, nos sottises sont des actes d'enfant. Enfant l'on naît, l'on grandit et l'on meurt.

Abriterai-je nos tentations modestes sous de grands noms? Serons-nous les premiers qui, écrivains et artistes, aurons l'oripeau vif, le souffle chaud des chandelles, la fièvre des tréteaux? Le cher Gautier n'a-t-il pas joué, en grime émérite, devant des amis, le vieillard burlesque du *Tricorne enchanté*? Georges Sand, à Nohant, ne jouait-elle pas la « comédia

dell'Arte » ? Henry Monnier incarna son *Prudhomme* ; Jean Richepin son *Nana-Sahib* ; Georges Courteline ne s'est-il pas montré aussi parfait comédien que profond et prestigieux conteur du rire?

Quand je me retourne vers ma jeunesse, j'y vois le spectre blanc du Pierrot que j'aimai entre toutes les figures qui grimacent la parade de la vie et de la mort. Pierrot long et flexible, cierge funèbre et pâle. Aucune page, aucune émotion d'écrivain, voyant sur le papier blanc courir le fil mystérieux de l'araignée vivante que chacun porte dans son cerveau, ne m'ont donné cette ivresse éthérée du théâtre.

C'est que, sur les planches poudreuses, on réalise le plus grand et le plus rare bienfait auquel soient accessibles nos âmes dévorées de spleen, rongées par la pensée égoïste et l'analyse stérile. Être acteur, c'est sortir de soi.

— « Si je pouvais être seulement — dit le *Fantasio* de Musset — ce monsieur qui passe!

« Ce monsieur qui passe est charmant... Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étran-

gères : son essence lui est particulière. Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble ; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations ; mais dans l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartiments secrets ! C'est tout un monde que chacun porte en lui ! Un monde ignoré, qui naît et qui meurt en silence ! Quelles solitudes que tous les corps humains ! »

Devenir Celui qui passe, sortir de soi, être un autre, ou tout au moins soi-même amplifié, déformé, vu sous des angles divers et à travers un prisme nouveau, qui nous procure cela, en dehors du théâtre ? La musique chez les âmes privilégiées, le vin, le haschich, la morphine chez les autres.

Puis, en ces représentations improvisées, ce n'est pas tant l'unique, la flamboyante soirée, mais tout ce qui la précède, préparatifs, répétitions, et ce que la bonne camaraderie met de familiarité fine et jolie entre des êtres convaincus, jeunes hommes et jeunes filles, avides de comprendre et de sentir. Répéter, cette lente

ébauche, ces tâtonnements qui cherchent, ces lueurs qui passent, ce travail visible de l'âme, sont, appliqués à des œuvres de poète, des heures inoubliables. Dans les intervalles intervient ce que les rapins, si habiles de leurs mains, appellent le bricolage. Bricoler est si amusant! c'est coller, rogner, peindre, clouer, fabriquer des accessoires, draper des étoffes, se sentir de l'invention dans les doigts et de l'esprit au bout des ongles.

Et, lentement, couve la fièvre des planches. L'imagination peu à peu déborde le sens de la réalité coutumière, le rêve mange le cœur. Nuits mal dormies, bribes de phrases qu'ancre le souvenir aux carrefours de l'insomnie, possession lente de l'être par le personnage de songe que l'on doit incarner. Puis, l'instant venu, un grand vide, un large trou lumineux où sombre toute mémoire, où une suprême et exquise angoisse de trac vous étreint, avec la persuasion que « tout cela est arrivé ! »

Donc, nous avons joué la *Belle au bois dormant* et *Riquet à la Houppe*. De la première de

ces pièces, je ne puis rien dire : elle est de mon frère.

S'appellera-t-elle encore ainsi quand elle entrera, au son des mélodies de Paul Vidal, en un vrai théâtre? Plus savants, sans doute, seront les comédiens. Auront-ils la même flamme et la même conviction que notre actrice ingénue et que l'auteur lui-même à réciter ces vers :

La Princesse.

Aussi lorsqu'entendant à travers vos paroles
    Chanter les oiseaux du réveil,
Je vis que vous étiez à mon rêve pareil,
L'aube éclata!... Vous paraissez, l'ombre s'envole!..
Toute l'odeur des bois est entrée avec vous.

Le Prince.

                Rien n'est si doux
Que de vous regarder longuement et d'entendre,
Pleine de rires clairs et de vagues sanglots,
    Sonner votre voix triste et tendre.
Ah! sur le cœur en friche et dans le jardin clos,
Où depuis si longtemps les roses étaient mortes,
Un vent tiède, poussant toutes grandes les portes,
Entre avec le soleil et tout va reverdir!
Les roses d'autrefois se mettent à fleurir,

Et dans le beau jardin des heures en allées,
La brume se dissipe au tournant des allées.
Parmi l'aube nouvelle et les lilas soudains,
Vous marchez sur mon cœur comme dans ce jardin.
Vous êtes le printemps merveilleux ! Et voilà
Qu'ivre du lourd parfum qui monte des lilas,
Je sens le jardin vierge et la saison divine,
Et mon cœur à grands coups qui bat dans ma poitrine !

Riquet à la Houppe est une de ces comédies où Théodore de Banville a allié un symbole profond à la plus fulgurante fantaisie. Nulle part sa grâce fière n'a déployé de plus vives ailes d'oiseau pourpré et diapré. La princesse bête, le prince difforme que l'amour rend, l'une spirituelle, l'autre beau : Banville a traité en maître ce mythe éternel.

Ce qu'il y a de très noble et de très touchant dans le théâtre de ce féerique jongleur de rimes, c'est la foi absolue qu'eut Théodore de Banville dans la puissance dominatrice et transfiguratrice de la poésie. C'est le Verbe magique qui suscite une âme en la princesse Rose, qui fait de l'affreux Riquet un beau jeune prince, c'est le même Verbe qui, dans *Gringoire*, rend le

pauvre baladin grand, incomparable aux yeux de la chaste et pure Loyse ; c'est le Verbe encore qui arrache Florisa à l'amour terrestre et la voue, prêtresse du Beau, aux flammes ardentes du théâtre.

Foi glorieuse, foi admirable, et pour laquelle le nom de Banville doit nous rester cher et sacré. Il crut à la mission divine de la poésie, celui qui écrivit :

Pourquoi je vis? Pour l'amour du laurier !

A quel point le poète eut raison de proclamer l'enchantement du vers sur les âmes, *Riquet à la Houppe* nous en a donné l'exemple saisissant. Transfigurée comme en un miroir de fée, belle d'une âme qui brûlait en des yeux de rêve, mettait un charbon de feu sur sa bouche, telle nous apparut l'ingénue jeune fille, l'enfant ignorante, mais émue jusqu'au fond de l'être, qui, en notre pauvre petit théâtre, interpréta la princesse bête, devenue, par la puissance de l'amour et de la parole, l'esprit qui rayonne et sourit.

Pourquoi ne le dirais-je pas en terminant ?

Certes, ce nous était une joie de consacrer, dans une bien humble petite chapelle, un culte pieux à un pur poète ; un chagrin pourtant s'y mêlait : celui de songer que Banville a dû mourir avec le regret que ses trois meilleures pièces, *Ésope*, *Riquet à la Houppe* et *Florisa* n'aient pas été représentées. Il ne fit qu'approcher la terre promise du théâtre !

Et cela nous consolait un peu, trop peu, de donner ce soir-là une vie factice et brève aux marionnettes adorables de son poème. A défaut de Georges Rochegrosse, que nous n'avions osé inviter, Banville était en esprit parmi nous, représenté par son cher et vieil ami Stéphane Mallarmé !

LA CHÈRE FORÊT

Si l'amie aux yeux de violette et aux cheveux d'or changeant, celle que je rêve et n'ai point vue, apparaissait par cette blanche et livide journée d'orage, mon caprice la voudrait vêtue d'une svelte amazone bleu de roi, bottée de cuir gris et éperonnée d'argent au pied gauche ; un chapeau de feutre à plumes coifferait sa tête fine. Elle monterait une alezane fauve à la crinière tressée de ganses de soie floche, une bête souple et nerveuse qui marcherait comme on danse, d'un pas noble et relevé. Nous nous en irions à travers le doux pays frais, au long de la rivière lisse. Je lui dirais :

— De même que nos chevaux se plaisent à

aller de pair, donnons jeu à la rêverie commune de nos âmes, et qu'elles soient d'accord, même dans le silence. Irons-nous — quel est votre désir? — au bord de ce fleuve dont le miroir lent et flexible entraîne en son cours fluide un ciel d'eau et de cristallins ombrages? Préférez-vous la plaine, avec ses moissons dont l'or flambe dans le soleil, en un jaune de paille et de flamme? ou la forêt mystérieuse et immobile d'émeraude?

Elle répliquerait :

— La forêt seule est selon mon cœur. Celle où nous allons nous plonger est profonde. Je la connais bien. Elle a beau être proche de Paris et toucher à deux villes qui sont Melun et Fontainebleau, il en est peu d'aussi solitaires. Quelques voitures, de rares bicyclistes, et ces pauvres hères qui, leurs souliers pendus au dos par une ficelle, s'en vont pieds nus d'un bout de la France à l'autre, voilà ce que nous risquons de rencontrer sur les grandes routes et sur les pavés du roi. Mais nous ne les apercevrons même pas, car voici les allées de sable, où un galop s'enfonce à perte de

vue, à travers le dédale infini d'autres allées qui, sous l'arceau des verdures, ouvrent des ogives d'azur et de ciel. Nous pouvons, dès à présent, errer pendant des heures sans nous heurter à un être vivant.

Je réponds :

— Oui, cette forêt est étrange vraiment et belle,à force de solitude, de silence et de mystère. Elle n'a point d'eaux vives; aussi les oiseaux n'y chantent-ils point. C'est la forêt sans chanteurs délicats et petits. On n'y voit que les corbeaux noirs, les pies, et les fauves de l'air, les roux voleurs de proie. Ils se désaltèrent à quelques mares tristes. La pluie remplit aussi quelques flaques de rochers, mais peu, car là où elle tombe, le sable la boit. Cependant des bêtes charmantes vivent dans l'ombre verte des hêtraies, parmi les roches rongées de lèpre moussue : ce sont les hardes de chevreuils, les grands cerfs, d'innombrables lapins broutant la bruyère rose, d'inoffensifs lézards, et la vipère méchante.

Elle me regarde en souriant, et du songe dans les yeux, de l'indéfinissable grâce en son

indolent maintien que balance le pas rythmé de l'alezane, elle dit :

— N'est-ce pas singulier à penser — et sa main, gantée à la mousquetaire, étend le pommeau de sa cravache vers un des innombrables écriteaux qui repèrent en tous sens la forêt — que tous ces noms bizarres et charmants, route de Faon, du Cerf, du Porte-Arquebuse, carrefour des Vieux-Rayons, table du Grand-Maître, cabinet de Monseigneur, ventes Bouchard, cent et mille autres, gravés en noir sur plaques blanches au haut de poteaux indicateurs, baptisent des rues sans passants, des labyrinthes sans foule, une ville d'arbres morte et absolument déserte? Pour ma part, j'y sens un charme que je ne puis exprimer, mais qui me pénètre. Supposez — le cas s'est vu — quelque ignorant, vieillard débile ou pauvre femme, perdu dans ce méandre de chemins étiquetés, quelle angoisse lui infligeraient ces signes cabalistiques qu'il ne saurait lire? L'idée ne vous est-elle jamais venue d'un accident, chute, coup de sang, n'importe quel prétexte, vous isolant sans défense et paralysé à terre,

tandis que votre cheval échappé galoperait loin, jusqu'à quelque grande route, où des gens lui barreraient le passage, à moins que, guidé par son instinct, il ne rentrât, les naseaux au vent, les brides cassées, à l'écurie? Des jours et des nuits pourraient s'écouler, avant que l'on vous retrouvât, râlant ou mort, au creux d'un rocher ou dans les vieilles feuilles des années passées. Combien cette recherche d'un absent emprunterait quelque chose de rare et de décevant, de poignant et de mystérieux, à tous ces noms parlants, qui, tendant pour plus de netteté une flèche noire au bas de chaque écriteau, sembleraient dire tous ensemble : — Par là! Cherche! Cherche!

— Pourquoi le nier? ai-je répondu. Une obscure conscience de péril aiguise la suavité de l'instant qu'on vit. C'est ainsi qu'il est enfiévrant et âpre, le plaisir qu'on a, sur une bonne bête, à s'enlever sur un obstacle. La sérénité d'une nuit bleue que de petits diamants blancs étoilent tire une partie de son prix de l'idée qu'un pas d'intrus va frôler le gravier, qu'une ombre apparaîtra, hostile, dans le clair de

lune, ou tout simplement que quelqu'un, qu'on ne voit pas, vous guette. La solitude que nos songes éveillés peuplent n'est pas une solitude; l'écho de notre âme nous y suit, tel qu'un pas frôleur sur le gravier nocturne. J'aime cette forêt qui est pleine de moi-même, et qui semble n'être qu'à moi et n'exister que pour moi. J'aime la magie qu'elle dégage, le sortilège d'ombre glauque dont elle baigne le promeneur solitaire. Une fièvre douce stagne dans les sous-bois où végètent les champignons monstrueux; quand on a trop erré au milieu des chênes on est comme ivre; il ne ferait pas bon dormir sur les aiguilles rousses des pins. Parfois, si le sabot du cheval heurte les racines souterraines, sur les hauts plateaux, la terre gronde comme un tambour lointain, et ce bruit morne vous émeut, d'une nostalgie indicible aussi bien qu'inexplicable.

Elle reprend — et j'aime ses yeux d'eau violette où se mirent la forêt et le ciel :

— Les endroits les plus beaux ne sont pas les plus connus. Il est une majesté officielle et des sites convenus. Sans médire des endroits

consacrés, je préfère telles solitudes perdues, tels promontoires inexplorés, telles mares sans nom, tels gazons de fée sous des arbres centenaires, où l'on ne voit que fougères et pommes de pin tombées.

Cependant, par une montée difficile, nous atteignons, entre un lit de rochers, une plate-forme d'où la vue découvre un moutonnement vaste et infini de cimes, une mer verte aux innombrables vagues figées.

— Voilà, dis-je, qui est un spectacle éternel et dont le cœur ne se lasse point. Fi de l'agitation misérable des villes, des ambitions malsaines, du désir de briller, de la confuse et horrible lutte des intérêts, des négoces, du pain qu'on s'arrache dans la poussière des rues usées jusqu'aux os par les pieds de milliers d'hommes. N'avez-vous point envie de fouler des gazons vierges, de respirer un air que ne partagent pas d'innombrables bouches? Que la vie des fourmilières humaines semble loin, lorsqu'on contemple cet océan de ramures aux verts distincts et harmonieux dont les flots bruissent, malgré le peu de vent,

d'un murmure à peine sensible, mais distinct, mais profond, mais immense comme la respiration des choses!

Ce disant, je tournai la tête vers elle.

Mais l'amie aux yeux de violette ne me répondit pas, et mon regard la chercha en vain, évaporée comme un lambeau de brume, au soleil.

Avais-je conversé avec une ombre ou avec moi-même? Fleur de ma rêverie, née d'un souffle, s'était-elle évanouie d'un souffle, sans raison, comme elle avait fleuri?

Une seconde, j'avais cru à son existence, je l'avais vu sourire sous le chapeau d'amazone, et les plis harmonieux de sa jupe tombaient avec grâce sur sa botte de cuir gris. N'ai-je pas été amoureux de son délicat visage et de ses cheveux d'or changeant? Ne l'avais-je pas vu flatter, de sa main longue, le souple col de l'alezane à la crinière tressée de soie? Cependant, du haut du promontoire, l'immobile moutonnement des arbres se déployait jusqu'à l'horizon, sous le ciel blanc où l'orage pesait. Et mon cheval solitaire tendait, entre les rênes lâches, sa tête vers le village lointain et l'écurie.

L'AUTOMNE VERTE

A M. Béthune.

Les premiers brouillards sur la rivière, les matins frais, les soirs humides, un frisson que dissipe le soleil: voici venue l'Automne verte, sœur de l'Automne rouge et jaune, de la Forêt d'incendie et d'or. La saison d'émeraude jette son dernier éclat : elle a le clair et l'étincelant des heures vives du printemps, une gloire défaillante d'été. C'est, dans la forêt mouillée sans pluie, l'horizon violet des bruyères, et, dans les jardins striés de toiles d'araignée, le feu d'artifice des grands soleils d'or, aux pétales de flammes, au cœur noir et vivant comme une bête mystérieuse. Un voile de gaze flotte sur les collines et amollit les contours des choses d'un velouté gris et bleu. Les chats

frileux rentrent dans les maisons. Un malaise, qui est subtil, doux, et non sans angoisse pourtant, la conscience du temps qui passe, étreignent le cœur. L'année fuit, la vie coule; l'Automne verte en sonne le réveil et le glas.

Mélancoliques matins où l'on se découvre vieux; où l'on contemple la rivière et les bois, les champs jaunes et roux, avec le demi-blasement d'un être en qui le divin mirage lumineux de la beauté des formes s'obscurcit, en qui la secrète communion de l'homme et de la nature se rompt comme une amitié trahie ou un amour déçu...

Mélancoliques instants, où l'on cesse d'être dupe de la réalité apparente du décor féerique, où l'on ne dit plus à l'instant fugace : « Arrête-toi, tu es si beau! » où l'on est comme le dormeur éveillé d'un songe, au sortir de ce songe... Court frisson d'âme, gauche détresse de se sentir vivre sans vivre, regret de ce qui aurait pu être et n'a pas été, lassitude d'actes répétés, monotones et vains, perception trop nette de l'infinie misère dont se trame une existence,

c'est ainsi que l'Automne verte du paysage se mire en nous et s'y double d'un reflet frissonnant, clair et inexorable, où palpite l'Automne verte de notre vie.

Assez tôt viendra la décoloration étrange du tissu mouvant de la Forêt, de la robe du Fleuve, des ciels froids et givrés. Alors, résigné à l'impérieuse magie du spectacle solennel, il sera doux, peut-être, d'assister à la métamorphose éternelle, et de promener sa rêverie en des Bois dormants, sur les mousses fauves à l'abri des frondaisons d'or, de cuivre, d'argent blanc et de chrome. En attendant, il faut subir, et savourer, le charme amer de cette minute qui donne à la Saison verte expirante l'indicible éclat d'un regard jeune, remonté aux yeux d'une femme fragile pareille à ces roses d'automne que le poète a dit plus que tout autres exquises, et qui ont la peau fine et amortie, d'autant plus odorante et suave.

Les regards disparus et aimés, la beauté troublante des yeux à l'eau profonde et obscure hantent alors le souvenir. Et la correspondance invisible et merveilleuse, l'analogie intime qui

fleurit de son symbole toutes choses, imposent à l'eau du fleuve on ne sait quelle ressemblance avec le mystère d'un regard qui marche, on ne sait quelle transparence baignée d'ombre et de feuilles, qui rappelle l'eau songeuse et magique des prunelles. Cela apparaît au crépuscule, surtout, quand les reflets de nuages et d'ombrages se foncent dans le cristal vivant de la rivière, ainsi une pensée grave descend dans le fond des yeux, jusqu'à l'âme.

L'Automne verte inaugure les crépuscules rapides et les soirées précoces. On rêve de flambées dans les âtres, déjà, et du rond de lumière intime que projette la lampe sur la table de famille, sur le papier de travail. On se surprend à ranger des livres dans sa bibliothèque. Et l'on en ramène un au hasard, qu'on lit debout. C'est moins un roman, un recueil de vers, que quelque livre d'automne et de long repos, tome d'histoire ou recueil de Mémoires. On lit des hauts faits passés, des batailles, des intrigues de cour. On vit, avec Saint-Simon, dans les appartements de Versailles, on y coudoie une foule de courtisans avides, orgueilleux,

gourmés; on assiste au souper du roi, on se glisse dans la chambre de Mme de Maintenon, — ainsi le veut l'intérêt qu'on prend aux choses surannées, — et tout à coup on ferme le livre, et l'on songe que tous ces gens sont morts, que l'existence de l'homme n'est que le rêve d'une ombre, et qu'après quelques années de vie consciente par éclairs, vague et incohérente le reste du temps, on aura cessé de s'agiter pour n'avoir plus qu'à mourir.

Les brouillards blancs du matin, les crépuscules vaporeux de l'Automne verte vous traversent de ces spleens brefs et aigus. Une influence pénétrante et malsaine s'exhale des rayons moins vifs, de la terre blanche de rosée. Et c'est pour cela qu'il faut aimer cette Saison cruelle et douce, si éphémère et si chatoyante; il faut l'aimer comme une joie qui ferait mal, comme on aime les sensations douloureuses et profondes, qui font vivre

L'Automne rouge et jaune, elle, a plus de majesté attendrie et de grandeur dorée. C'est la saison des regrets sans âpreté, elle convient aux vieillesses blanches et à la beauté mûre des

femmes. Celles qui atteignent l'âge indécis où tout l'être s'épanouit en modelés fermes et pleins, où la chair brille en nacre humide, savoureuse comme les fruits gonflés, inspirent aux hommes la pitié amie que l'on a pour toute forme de beauté accomplie et périssable. On redoute en elles les déchéances prochaines. On sent si bien qu'elles cherchent dans vos yeux l'admiration ou le désir qui les rassurent. Ils expriment tant d'éloquence muette, leurs regards voilés de langueur, où se trahit la suprême invocation au bonheur et la mélancolie de la jeunesse qui s'en va.

Les vieillards, de leur côté, tirent de l'automne à son déclin une beauté spéciale et recueillie ; elle leur convient, elle les pare, et donne à leurs visages un reflet de vie sans chaleur, mais d'éclat sourd, comme un rayon pâle de ce soleil couchant que leurs prunelles immobiles réfléchissent, fixement.

L'Automne rouge et jaune a la splendeur d'une dernière fête ; quelque chose de suprême s'exhale en la langueur de ce mois de flamme

triste : on y sent une poésie d'adieux, une douceur d'agonie, l'âme raréfiée des fleurs qui vont mourir. Le cœur se détend et l'on est bercé d'une suave et poignante nostalgie. C'est une saison malade et en laquelle on se sent malade, sans l'être, par vague d'âme et malaria de cœur.

L'Automne verte en est le frisson précurseur et saisissant; c'est l'épine de la grande rose jaune et molle, exquise et fanée, qu'on respirera ensuite, délicieusement!

L'ÂME DU VOYAGE

A Alphonse Daudet.

Combien sont-ils, ceux en qui l'automne et ses frissons, la brume exhalée de la rivière, le vol tourbillonnant des feuilles, éveille une nostalgie de départ, loin des champs nus où les labours ont tracé des sillons et la herse des morsures de peigne, loin des prairies givrées et des cieux gris, et à qui les premières flambées pétillantes du foyer inspirent une indicible récurrence de soleil, un irrésistible prurit de clarté chaude, en une vision d'hivers printaniers, de golfes de Provence, d'Algérie ou de Corse ?

Je suis, pour ma part, de ceux-là en qui l'âme du voyage s'exalte, lorsque les hirondelles rassemblées sur les fils du télégraphe

suggèrent, par leurs corps ailés, une bizarre symphonie, ponctuée en notes noires sur une portée aérienne; et quand la rivière qui coule en mon cher petit pays de Samois, au pied de la forêt magique de Fontainebleau, quand la Seine a pris sa robe d'hiver, toute glauque et changeante aux ombres des nuages, et que, soudain rapprochée dans l'éclaircie des arbres, elle paraît couler le long de mon jardin, alors quelque chose de vieux et de doux, de subtil comme l'arome des anciennes fourrures, de capiteux comme un amour ressuscité, d'inquiet aussi, de triste et de charmant, me sort du cœur tout un déballage de souvenirs d'hiver, de langueurs ensoleillées, de petits coins oubliés, de minutes vécues; et je sens bien que je me détache subitement de tout ce qui m'entoure, murs et paysage, intimité chère, et qu'il me faut partir au plus vite, fuir à toute vapeur vers un autre horizon, obéissant à cette âme impulsive et capricieuse du voyage qui me traîne après elle, comme une femme aimée et insaisissable.

Il n'est point, en effet, d'assouvissement

à espérer pour qui souffre de ce mal d'exil, et les plus beaux couchers de soleil derrière les montagnes, les plus suaves profondeurs bleues des baies, la chanson des vagues, le clair de lune dans l'eau, et le charme de ces printemps factices aux verdures funéraires, sapins, aloès, eucalyptus, mimosas et cystes, l'odeur même âpre et douce de ce vert d'aromates, ne satisfont pas entièrement les sens ni l'esprit, laissent à convoiter, à regretter presque — éternelle ironie du cœur insatisfait — les froids éveils devant les vitres congelées d'arborescences, les tapis d'or rouge et bruissants des sous-bois, ou bien, dans les villes, le va-et-vient actif des passants que pince l'onglée, la preste allure des femmes que le vent fouette et qui ont du rose aux joues et du vif aux yeux!

Le voyage, d'ailleurs, au vol fou d'un rapide, est-il un plaisir, par sa trépidation monotone à travers un panorama fuyant de champs, de villages, de forêts, de cours d'eau, tous anonymes et pareils dans ce vertige de vitesse, ne suscite-t-il pas une sensation de malaise.

la nausée d'un homme autour de qui la terre tournerait, en même temps qu'une vague, insidieuse inquiétude, se convertissant vite en angoisse, s'élève de ce galop furieux, de cette course à l'inconnu ou à l'abîme? — L'ennui — pour certains, le supplice! — de fendre ainsi furieusement l'espace, ne m'apparaît tolérable qu'en un train nocturne, stores clos, volets matelassés tirés, le wagon réduit à n'être plus qu'un étroit salon d'hôtel, où des voyageurs qui ne se connaissent pas et qui ne se retrouveront plus s'épient à la dérobée ou s'hypnotisent sur un journal, avant de se laisser aller au sommeil gauche et contraint de gens qui n'osent ronfler mais qu'un respect humain ou un reste d'hypocrisie maintient semi-vautrés, semi-corrects.

Alors, nulle obsession fulgurante de coins de bois ou de rues, nulle silhouette-éclair de garde-barrière tendant, d'un geste raide, son petit drapeau, — nulle mélancolie de gare avec ses séparations d'êtres et ses adieux, nul miroir de fleuve, nul rayon de soleil éclairant la lanterne magique des choses, n'interviennent

pour souligner le dépaysement de votre *moi* désorbité, pour imprégner de force votre rétine d'instantanés tumultueux et vains. L'on roule éperdument, et ce n'est pas même dans le noir de la nuit inaperçue, mais en des ondes d'aquarium vide, baigné du jaune diffus de la lampe du plafond. Une ivresse vous vient d'être ballotté si fort, on est surpris quand le train s'arrête en de courtes haltes, on est brusqué comme en une rupture de songe, par l'intrusion des employés changeant les bouillottes d'eau chaude, et l'on poursuit un cauchemar dormant et éveillé, où il entre de l'hallucination, de l'irréel, de la fiction, du mystère, et surtout une insomnieuse fatigue aux imaginations informes, qui font, dans le cerveau, danser un défilé d'ombres lunatiques.

Le réveil marque pourtant une joie, pour qui va vers le Midi, lorsque, dans le courant d'air pur des fenêtres ouvertes, à l'aube où le soleil de Provence se lève, apparaissent des terres toutes différentes de l'Ile-de-France : des monts rocheux, le vaste Rhône, les oliviers gris et bas sur le sol rouge, des cités aux

toits de tuiles décolorées, des *mas* gris, des routes blanches comme la farine, et qu'on entend de gare en gare ce délicieux accent à la fois joyeux et plaintif, léger et comique, qui semble aiguisé d'une pointe d'ail ou d'un fumet de bouillabaisse.

Souvent aussi, et tel fut mon cas avant-hier, c'est le Midi gris et vert-de-gris qui s'étend dans le jour pâle, un Midi sans flamme, à la tiédeur molle du jour éteint, un Midi sans relief ni grâce, sans couleur, et de la laideur propre aux décors de théâtre vus au jour. Ainsi m'apparut, et pire, fouetté de vent et d'eau de mer, ce joli coin de Tamaris près de Toulon, avec ses villas minuscules, son havre menu, sa route circulaire fondant en boue, derrière un petit mur de pierres que la mer déborde en paquets giclants d'écume. Mélancolique station, ce jour-là, au pied de son vaste et somptueux hôtel s'avançant en terrasse bordée de palmiers et de bordures de roses, de ces frêles roses de papier qu'un frôlement effeuille, son grand hôtel en qui semble se concentrer toute la vie de ce singulier endroit, à la fois très

province et très bain de mer, et que rattachent au monde, c'est-à-dire à Toulon, des bateaux à vapeur dansant sur la houle! Cette vue peu rassurante nous fit préférer le retour en voiture et en chemin de fer par la Seyne, le long des haies sauvages, au cours d'une ville en détrempe et à la colle, tandis que des gamins pieds nus poursuivaient notre voiture.

Ah! c'était bien le Midi, étrange décor d'opéra, avec ses palmiers stériles, ses eucalyptus, ses agaves dentelés, ses aloès jouant l'Algérie et l'Afrique, le Midi menteur zébré de pluie, chaviré de bourrasques, et à la fois aigre et doux, chaud et froid, le Midi affreux parce que le soleil n'y donnait pas, et qui, changeant à vue d'œil, devait m'apparaître si beau et si féerique aujourd'hui sous mes fenêtres, alors que la baguette d'or de la fée Lumière inonde d'un flamboiement la rade bleue de Saint-Raphaël, les montagnes lilacées et les verdures des pins sombres.

LE GARDIEN

A Stéphane Mallarmé.

Le voyage secoue l'âme jusqu'à la lie ; pour moi du moins. Rupture d'habitudes, dépaysement du chez-soi, hostilité inconsciente des murs, des meubles et des êtres étrangers, bris et dépouillement de la carapace en laquelle chacun se cristallise, c'en est assez pour que le rapide, brûlant deux cents lieues, vous jette à une plage inconnue, en quelque villa au banal jardin, impersonnel décor où — ne retrouvant rien de soi-même — on éprouve l'inconscient besoin de se reprendre, de se suggérer sa propre et constante identité, mirée en quelque eau bleue et courante du passé, en quelque ciel évanoui de la jeunesse d'antan.

Ce qui m'apparaît le plus, en de tels mo-

ments, de moi-même, c'est mon visage grêle d'enfant, mon âme futile et rêveuse de petit créole, prisonnier-roi d'un grand et étrange jardin. Oui, dominant une triste adolescence étiolée dans un collège moitié bagne et caserne; se superposant à de ridicules profils de jouvenceau timide et cependant infatué de vivre, monté sur des faux-cols trop hauts; planant enfin sur les années qui suivent, les débuts et les tâtonnements d'une carrière, l'évolution toujours laborieuse d'un caractère et l'effort qui fait de vous un homme, ce que j'aperçois, et qui me touche et m'émeut, comme si j'en reconnaissais le sosie dans mes propres enfants, c'est ce pâle garçonnet pétri de glaise fine et sans arêtes vives encore, cette ébauche de visage où ne parlent, dans le masque mou et flou, que le regard et le sourire d'une candeur à la fois étonnée et ravie de vivre!

Ame de lièvre, peureuse âme à qui tout était mystère, et qui gardait le souci de ne pas retourner les portraits des murs, sachant que des mille-pattes et des araignées se terraient

derrière, et qui fermait parfois les yeux en comptant jusqu'à dix, et qui les rouvrait, étonnée de vivre encore, et qui n'errait pas indistinctement par tout le vaste jardin, en réputait certains endroits hantés par la peur et l'inconnu ; âme crédule, qui se vouait aux grands ogres, aux dames blanches, aux voleurs tapis sous les lits ; âme de petit Pierrot gourmand, curieux, vaniteux, paresseux, sensuel ; faut-il l'avouer, n'est-ce pas bien puéril, et n'en ai-je pas honte ? cette âme, c'est encore elle qui m'intéresse le plus.

Est-ce pour elle-même, ou pour le jardin enchanté où elle se mouvait alors, décor de lumière, serre chaude, panorama vivant, splendeur de pays exotique, pour ce jardin algérien empourpré de lauriers-roses, barbelé d'épines d'aloès, et au milieu duquel, comme dans les contes de fées, des fleurs-oiseaux, becs violets et ailes jaunes, se hérissaient, rigides, au-dessus des corbeilles de roses et de géraniums blancs ? — C'est pour tout cela, sans doute, et pour bien d'autres choses que j'ignore et oublie, fugaces et insai-

sissables atomes sensibles, bribes de pensées, miettes de sensations, tout l'impondérable qui s'écoula au Sablier de vie.

Prestigieux jardin du passé, tout imaginaire, certes ! amplifié dans le souvenir par l'abandon que la famille dut en faire, et par la séparation d'outre-mer, et par le prisme du lointain ; jardin d'âme et de songe plus encore que de vérité stricte, et que jamais, jamais en mes récents retours en Algérie, je ne voulus ni n'osai visiter, sachant trop bien quelle déception m'attendrait, quelle rupture d'équilibre entre le rêve et la réalité, — tel le Perdican de Musset retrouvant un brin d'herbe à la place d'une forêt et une goutte d'eau à la place d'un lac ; — fut-il assez, ce doux et magique jardin de Belle au Bois dormant, où l'on entendait pourtant deux murmures, des roucoulements de tourterelles et le chant de l'eau qui coule d'une *noria*, fut-il assez, ce jardin de l'enfant, dispensateur de joies, d'ivresses et d'hallucinations, poignantes à la façon d'une présence occulte, tout comme si quelque génie des Mille et une Nuits eût ha-

bité, le jour, la cabane du jardinier, en un de ces coins perdus que ma prudence évitait, se fût promené, la nuit, dans les allées blanches de lune !

Les joies, qu'elles étaient intenses ! Le verger attirait la gourmandise, le long d'un mur où poussaient les groseilles à maquereaux, et les goyaves dont le goût rappelle une goutte de térébenthine tombée sur un morceau de sucre à la glace, avec une délicatesse de pulpe jaune en plus. Comme Robinson, on gîtait dans un grand arbre, des heures entières, hissé sur la fourche des branches, et l'on rêvait de périls invraisemblables, d'assaillants mystérieux, rassuré par le ciel implacablement bleu, les larges palets de soleil qui jonchaient l'ombre du sol.

L'inquiétude naissait au crépuscule, s'affirmait en crainte dans l'obscurité, s'exaspérait en terreur folle dans la petite chambre close, au clair de lune entrevu rayant de jour les volets. Jour de sorcellerie, jour de silence et de mort, jour livide et blême comme l'aube d'une planète différente, et dont la pâleur, à vingt-cinq ans de distance, m'inquiète encore

quand je l'aperçois, diamantant les allées de sable.

Et voilà que du jardin tour à tour ensoleillé et clair-de-luné, au long des massifs derrière lesquels un râteau régulier faisait entendre son petit bruit triste, avec ses ronds-points et ses charmilles laissant voir, moitié homme et moitié plante, l'immobile silhouette d'un jardinier muet, racine qui sentait le terreau et l'herbe, voilà que du jardin arrosé d'eaux courantes et exhalant l'arome aigu des lauriers-roses, se dégage pour moi un souvenir indécis, où il entre surtout de la curiosité enfantine, pénétrante jusqu'à la cruauté, de la haine puérile satisfaite, et cette angoisse inexplicable qui prend le cœur devant l'indéfinissable, et dont l'amertume a un charme si âpre et si exquis.

En un recoin du haut jardin, attaché à sa guérite, un chien de garde kabyle, à poil jaune et à taciturne visage tenant du loup et de la hyène, marquait de ses dents montrées dans un retroussement de babines, de son corps jeté au passage et s'étranglant à la chaîne, l'interdit

d'un de ces coins où je n'aimais pas à aller. Nul autre grief! assez cependant pour détester le fauve, m'émouvoir d'une supposition de lien rompu, de brusque rage. Là-dessus, la surprise, faut-il dire cruellement joyeuse? d'apprendre que Kaddour ne mangeant plus, ne buvant plus, grognant à tout sourdement, sa taciturnité aigrie en sournoise fureur, on se décidait, par précaution, à l'abattre.

Cela fut fait en une autre partie du jardin, au pied d'un grand pin rouge: deux détonations, deux balles de chassepot, et la bête enterrée ailleurs, très profond, dans un endroit que désignèrent dorénavant pour moi trois grenadiers, chargés de leurs fruits éclatés, à crevasses de rubis. Ce spectacle d'ailleurs fut évité à mon impressionnabilité maladive; on m'avait écarté, cloîtré dans la maison. A peine entendis-je les détonations; et la terre remuée, aplanie, que je vis le lendemain, ne disait rien. Je ne pense pas que cela me fit une très profonde impression. Et cependant j'ai gardé et je garde au fond de moi le regard persistant du chien fauve, un regard sourcilleux,

tenace et comme fou avec lequel ses grands yeux me fixaient. De tous les êtres qui animaient le jardin à cette époque, j'ai oublié l'expression et la couleur des yeux ; mais les prunelles de la bête me hantent encore, et je m'avise que ce chien nostalgique et sauvage était peut-être bien le gardien symbolique de ce doux jardin du passé, où toutes les fleurs de mon âme ont pris racine.

IMAGES D'ENFANCE

Certains instantanés de décor, certaines magies subites de soleil donnent lieu à de véritables transpositions d'âme. Les pluies de ces derniers jours, qui transformaient mon coin de Provence en boueuse et grasse terre du Centre, en rouille d'arbres et en lèpre de murs, qui exaltaient l'odeur du moisi et de la feuille morte, me reportaient en plein automne, au cœur de ma forêt de Fontainebleau, que je dis mienne parce que plus d'une fois ses avenues solitaires, ses ronds-points déserts me donnèrent l'illusion d'un parc royal, épanouissant pour moi seul la féerie d'or, de cuivre, de minium de ses fougères brûlées,

de ses masses de feuilles, de ses bouleaux blancs, de ses chênes et de ses hêtres en bronze.

Alors, entre les pins rougeâtres, sur les tapis mauves des bruyères pulvérulentes et usées de sécheresse, au long d'allées dont le vert tenace se hérissait de graminées pourpres, je promenais mon rêve à l'allure pacifique d'une grande jument noire dont le trot élastique et le galop rythmé avaient les actions sûres et dociles des bêtes militaires.

Que ce fût temps mous d'octobre ou rafales de novembre, la même solitude triste régnait dans la forêt; et les feuilles sèches, lorsqu'on traversait les ravins jonchés de copeaux d'or brun criaient sous les sabots avec un bruit de traîne froissée.

A peine de loin en loin entendait-on les sourds coups de hache des bûcherons qui avaient acheté sur pied toute une coupe de bois; et, pendant des kilomètres, c'était le dédale de chemins de sable, d'avenues gigantesques, de sentiers perdus, de rubans de verdure courant sous des arceaux à fond d'azur, de

pentes ravinées, de hêtraies vastes, aboutissant à de mystérieux carrefours comme la Table du Grand-Maître, à des labyrinthes en toile d'araignée comme l'entour de la mare aux Évées, aux rochers dévastés d'Apremont, aux sables d'Arbonne, à ce mystérieux château de Fleury qui, entre ses douves d'eau verte et son parc funérairement somptueux, semble la demeure de la Belle endormie.

Quelques jours de pluie avaient évoqué en moi cette hantise.

Par la même raison, il a suffi du retour du soleil, prenant en son écharpe de flamme la mer bleue, les collines de terre rouge, le cirque de plage et de montagnes de Saint-Raphaël, pour dépayser brusquement mon souvenir; l'éblouissement du ciel vif et pur, l'exotisme figuré dans mon jardin par un aloès fibreux dont les langues énormes se barbèlent d'épines; la fragrance émanée de violettes semblables à celles qui poussent dans l'herbe des coteaux de Mustapha, et voilà mon âme partie en Alger, redevenue toute simple et enfantine remontée à des impressions du passé

dont, je ne sais pourquoi, celle-ci, entre autres, me hante.

Un bord de mer exhalant ce fleur de sel et d'iode, de poisson et d'algue que ne sent point la mer ici; des vaguelettes expirant au bord dans la lente respiration de l'eau qui dort, et du sable gris et blond, doux et velouté, fait de poussière de galets, poli par l'usure des siècles, du sable qui chatoie comme de la soie, s'allume de la phosphorescence d'or de micas et du rose de parcelles de coquillages; du sable qui, à la lisière du flux, se ligne d'un ton éteint et humide, et, quand l'eau le découvre, se fonce en fond d'étang moiré; du sable qui à perte de vue, s'enfle en dunes et se vallonne en plis, et dans lequel entrent profond comme en un labour les pieds de nos chevaux.

Car mes dix ans galopent sur un poney corse trapu à gros cou, et j'accompagne, très fier, mon père monté sur un grand bai, sur son cheval d'armes qui devait le porter quelques semaines plus tard, le long des étapes rudes de 1870, jusqu'au calvaire d'Illy, et mériter, après la mort de son maître, de n'être

pas vendu, mais donné à un ami fidèle qui l'envoya vivre et mourir affranchi, dans les pâturages d'une ferme.

Mon poney galope et le grand bai, rien qu'au trot, en levant haut ses fortes jambes, le dépasse. L'heure du déjeuner approche et nous sommes encore loin du Jardin d'essai, par lequel nous reviendrons. Pas une voile blanche sur l'eau, par un burnous flottant sur la plage, aucune silhouette de chien maigre ou de Mahonnais découpant leur ombre sur le sable lumineux.

Si! je me trompe, deux têtes de baigneurs solitaires émergent à fleur d'eau, à quelques mètres de la plage. Elles se soulèvent pour nous voir passer, et la chair des épaules paraît, le haut d'un buste d'homme à grande barbe, la molle rondeur d'un cou et d'un commencement de poitrine de femme; je ne suis pas bien sûr que des seins, immédiatement immergés, n'aient pas jailli. Je n'ai pas le temps d'y réfléchir. Ali, mon poney, fait un écart brusque, un tête-en-queue qui me projette dans le sable chaud, tandis que je reçois dans la figure une flaquée

de sable détaché d'une ruade, et qu'il décampe, poursuivi au grand galop par mon père qui le rattrape au bout d'une centaine de mètres et le ramène.

Mon Dieu, que ce sable est chaud, et doux, et bon! Comme j'y resterais, si je n'étais pas si humilié, à cause des baigneurs qui m'ont vu m'aplatir; c'est de leur faute aussi : derrière un petit rocher, leurs vêtements que j'aperçois, le blanc d'une chemise d'homme étalée, auront fait peur au poney. Et comme ils vont sortir de l'eau, en marchant accroupis et en montrant le moins possible le corps, je me sens pris de honte autant que de pudeur, et je me mets à courir sur la plage, au-devant des deux chevaux. Les baigneurs en profitent pour sortir rapidement de la mer et courir à leurs vêtements, auprès desquels, une fois remis en selle et passant devant eux, nous les trouvons étendus dans le sable, comme des lézards.

Ils sont tout nus, sous la couche de cendre chaude dans laquelle ils se sont roulés et qui adhère à leurs formes sans les cacher, en fait

des statues poudreuses. Sans doute, cela leur est bien égal de ne pas avoir de serviettes ni de peignoirs, et ils se moquent du qu'en dira-t-on. Le garde champêtre ne passe pas souvent par ici. Ils nous regardent; l'homme à grande barbe a noué derrière sa tête ses bras velus; on dirait qu'il nous dédaigne; et la femme, qui sourit comme une faunesse, d'un air impudique et faux, se jette, par contenance, mais d'une main nonchalante, des poignées de sable sur le corps, s'enterre tout en restant visible, à fleur de terre.

Je crois bien que mon père leur a crié quelque chose, je ne sais quoi, une menace de procès-verbal, peut-être, ou de correction plus efficace; leur air sans doute et ce sans-gêne l'auront choqué, et puis je suis là, et mes yeux écarquillés d'enfant regardent. Mais ce n'est qu'un instant.

— Allons, rentrons vite. Et tiens-toi bien!

Le grand bai s'enlève, d'un bond courbe de galop, mon poney part en flèche et nous filons dans le soleil, au bord de l'écume blanche et de l'eau bleue, dans des éclaboussures de

sable d'or. On aperçoit au loin les palmiers du Jardin d'essai, et là-bas, Alger en cascade de toits et en étincelles de vitres, en éboulement de carrière blanche.

Tout cela, je viens de le revoir dans le prisme d'un rayon de soleil, dans le mirage d'une seconde, dans l'éclair d'une de ces vivantes plaques sensibles qu'impressionna à jamais, derrière notre rétine, dans la chambre noire du cerveau, une secousse fugitive de lumière.

LE COFFRET DES VISAGES

A Madame Méry Laurent.

Ce que je revois le mieux dans le décor familier de ma maison d'enfance, c'est, je crois bien, ceci. Aux murs du salon, deux gravures encadrées d'or représentant la *Chasse au lion* et la *Chasse au sanglier* de Vernet, gravures où les groupes pyramident en une bagarre violente et maladroite et, dans le défaut de perspective, s'envoient avec sérénité des coups de fusil qui, au lieu d'attraper les fauves, massacrent immanquablement chevaux et chasseurs.

Sur un plateau de cuivre ciselé, d'autre part, une grosse tête de bélier mérinos enroule la volute de ses cornes, dont la pointe s'engaîne en des bouts d'argent constellés d'une améthyste, tandis que le creux de la cervelle absente

encastre une boîte d'argent au couvercle de topaze. Des chaînettes d'argent s'en détachent, qui portent à l'extrémité, ici, un débourre-pipe, là un râteau, ailleurs un foulon d'ivoire, ustensiles de fumeur, car la tête de bélier orfévrée, présent d'un compagnon de chasse anglais, doit, chargée de tabac blond, circuler sur ses petites roulettes autour de la table, à l'heure du café.

Enfin, ce qui frappe surtout mes yeux de gamin, c'est un coffret de laque où il y a bien cent, deux cents photographies, parents, amis, camarades d'armée de mon père, personnages illustres du second Empire. Quand j'étais sage, on posait le coffret sur le tapis, et je brassais à poignées les photographies en demandant :

— Qui est celui-là? Et celui-là?

Ma mère répondait :

— C'est le maréchal Canrobert, c'est Mac-Mahon, c'est l'Empereur.

L'Empereur! Bien des années ont passé; maintenant, ce sont mes fillettes qui demandent à fouiller le coffret de laque. On l'ouvre sur le tapis et, faisant défiler les images, elles demandent :

— Grand'mère, qui est celui-là? Et celui-là?

Et ma mère répond :

— C'est le maréchal Niel, c'est l'Impératrice, c'est le Prince impérial.

Comme il y en a! Presque toutes sur fond sombre, un fond d'une grisaille terne comme l'étain encrassé, un fond de métal triste, les unes en buste, les autres en pied, certaines assises, celles-ci accoudées à des balustres de carton. Singulier mélange! Uniformes, habits civils, robes à volants, crinolines, chapeaux à plumes, toute la défroque de la mode, toute la bizarrerie des attitudes figées, tout le mystère des regards qui furent et qui se sont éteints. Car beaucoup, presque tous ceux dont le portrait figure dans ce défilé, sont morts. L'histoire de France y coudoie l'anecdote intime, la généalogie confuse des familles. Une petite cousine joufflue se faufile entre un général célèbre et une dame qui fit trop parler d'elle. Dans ce tohu-bohu épars d'êtres qui tous eurent leurs vies, leurs peines, leurs joies, leurs ridicules, au milieu de gens inconnus, dans l'indifférence amusée que nous inspirent

les autres, nous sourions aux nôtres, à ceux de notre chair, sosies et apparences fugitives où se rattache et s'accroche notre âme dans l'isolement du grand voyage.

— Votre grand-père, mes petites filles.

En sa pelisse d'astrakan étoilée aux manches, mon père, de sa robuste tête lorraine, contemple bien en face, d'un regard viril où la volonté éclate, les fillettes qu'il n'a pas connues.

— C'est toi, c'est toi, cette dame, grand'-mère!

Oui, c'est bien elle, avec ses bandeaux plats et une robe large comme une cloche, et ce petit fromage blanc dans un linge qu'elle tient sur ses genoux, il faut bien l'avouer, c'est moi-même.

Ah! la photographie de ce temps-là laisse à désirer. Voilà un monsieur très grave : que tient-il déployé? un cataplasme ou un journal?

Le maréchal Castellane, chapeau en bataille, culotte de peau blanche, grandes bottes vernies, le bâton aux abeilles d'or en main, raide comme un coup de sabre, mais de l'allure, ah! fichtre!

Antonelli, le nonce du pape, visage de finesse diplomatique et de casuistique romaine! Ici, une parenthèse, quelqu'un sur le nom de qui grand'mère hésite. Ah! dame, il y en a tant, et ce n'est plus d'hier! D'ailleurs, en dehors des célébrités qui portent leur nom sur la face, il y a des relations banales, des gens qu'on a perdus de vue et dont les traits ne rappellent plus rien. Que d'étrangers pour moi, déjà, dans l'ensemble! Qu'est-ce donc pour mes enfants, et que dira le coffret de laque aux enfants de mes enfants?

Le vice-roi d'Egypte, lors d'une saison aux Eaux-Bonnes où mon père parla arabe avec lui. Un général de sa suite, figure d'aigle noir, osseuse et macabre. Et ce lancier polonais, avec un casque en tronc de cône, d'où sort-il, qui est-ce? On ne sait plus. Il s'est égaré, il a dû se tromper de boîte. Des amis, ce qui ressemble le plus aux parents, des intimes de mon père: la figure fine du général Thomassin, le masque vigoureux du général Philebert. L'aide de camp de mon père, aujourd'hui le colonel Henderson; son officier d'ordonnance, le général

Révérony. Et l'Empire qui défile toujours, tuniques à un rang de boutons, larges pantalons à plis d'officiers d'Afrique, shakos très hauts. Voilà un joli hussard, sous le colback à flamme rouge, sabretache pendante, culotte moulée. Il a dû en faire des heureuses et des malheureuses, avec ses yeux clairs et sa moustache qui file! Vit-il encore, et podagre et rhumatisant, crache-t-il dans les cendres de sa cheminée, les reins dans un fauteuil?

Celui-là, douce et pensive figure, beaux dons, situation, fortune. Il s'est tué. Pourquoi? On ne sait plus. *Alas, poor Yorick!* Des Turcs, encore : un gros Turc hilare coiffé du fez, de beaux Arabes taciturnes et drapés de blanc, la noble tête d'Abd-el-Kader. Une dame bigle qui sourit avec la plus étonnante grimace. Un vieux monsieur qui a une taie sur l'œil et une autre au genou; le collodion se sera gâté. Des enfants, beaucoup d'enfants, une toute petite fille nue, les jambes à l'air. C'est maintenant madame une telle. *Shocking!* Une barbe, une étonnante barbe, qui mange un visage, descend jusqu'au ventre : ah! quelle barbe! Elle

a eu un nom, pourtant. Et Garibaldi sous sa toque de fourrure!

Un fin profil à longs cheveux de poète, une moustache légère, des yeux nostalgiques, une expression de rêve intense et de grâce altière; et sous ce jeune homme accoudé à l'ovale du portrait comme un prisonnier à la lucarne de la vie quotidienne, contemplant l'azur dont son œuvre est hantée, un nom d'ami cher, alors bien jeune dans les lettres et tracé à l'encre bleue : *Stéphane Mallarmé.*

Le général Trochu, dont la tunique descend jusqu'à ses bottes qu'il fouette d'une cravache, tourne de côté sa tête chauve, sur le blême ton de laquelle marquent des yeux très noirs, et la moustache, et la longue impériale. Bosquet tend une face intelligente et pleine de décision. Saint-Arnaud, moustaches en croc, l'œil de gerfaut, regarde vers la coulisse. Le maréchal Canrobert vous toise, les bras croisés, de pleine face, avec ce rejet de cheveux, cette vigueur de regard, cette mâle franchise qui font plaisir à voir et réchauffent le cœur.

— Canrobert, enfants, le dernier des maréchaux de France!

C'est de l'histoire, et de la plus belle, celle du vieux sang français, du courage héroïque, de l'âme chevaleresque des temps passés.

— Regardez bien, enfants!

Ah! qu'il y en a! Pélissier, Randon, le maréchal de Mac-Mahon, en bourgeois, très simple, très digne, un peu triste. Le petit Prince, guêtré de blanc, un bonnet à poil sur la tête, jouant du tambour. L'Impératrice, une très belle dame, avec des yeux pleins de grâce et d'éclat. L'Empereur, en redingote, assis au coin d'une table, la tête sur son coude, le corps penché en avant; sa main cherche sa moustache pour l'effiler; il regarde devant lui, et bien que son regard rencontre le vôtre, on sent qu'il ne vous voit pas. Le Prince impérial encore, adolescent, un frais visage de santé et de jeune force, qui lève le front et sourit à l'avenir...

Ah! le mélancolique mot du poète : *Sunt lacrymæ rerum!* Oui, il y a une douleur dans les choses. Pour ma mère, que de regrets du bonheur, cette évocation du passé! C'est sa

jeunesse, c'est le soldat qu'elle a aimé et qu'une balle allemande lui a tué. Pour moi, c'est de la mélancolie encore, des limbes d'enfance, des images troubles au souvenir. Pour mes filles, ces portraits n'évoquent déjà plus rien, qu'un amusement; rien de grave, rien de profond ne se mêle à leur petite âme curieuse et distraite. Et ainsi que s'effacent et s'estompent peu à peu les visages de tous ces portraits, rentrant dans l'étain gris des fonds ou fondant dans le brouillard jaunâtre du papier que la lumière décompose, ainsi les pensées poignantes, les réflexions graves, les suggestions plaisantes qui s'attachent à ces formes vaines, chaque jour un peu plus se dilueront, s'atténueront, s'évaporeront en vague et en néant.

Allons, petites filles, c'est assez; remettez à sa place le coffret!

AU SOLEIL DES OMBRES

A M. Edmond de Goncourt.

Les roses qui s'épanouissent sur ma table, fragiles, montrant vite les grains d'or de leur cœur, ces roses qui de Tamaris jusqu'à Menton bordent la mer en jardins blancs, et dont le parfum fugace s'exhale dans l'effeuillement précoce, roses pour lesquelles Agrippa d'Aubigné écrivait le beau vers éternellement jeune :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise,

... ces fleurs qui semblent n'attendre l'hiverneur que pour lui souhaiter la bienvenue et mourir, plus que tout m'apparaissent comme le vivant accueil d'un pays propice à la fiévreuse et somnolente vie éveillée de malades

grisés de soleil, ou au rêve nostalgique d'artistes épris de lumineuse verdure et d'eau bleue.

Mélancolique et charmant décor, fausse Afrique sans l'ardeur des rayons vifs ni l'odeur de laine arabe, d'orange et de musc, fausse Corse sans le pénétrant parfum des maquis, mais finement aromatisée du vert des pins et des cystes, avec son sol rougeâtre et pierreux, ses rochers de rouille où bat la mer, ses plages de cendre grise, cette côte de Provence déchiquetée de golfes où le vent souffle, exhale un charme très spécial, très triste et très doux. Elle a la splendeur monotone, la sévérité funéraire d'un cimetière, et le calme, le silence enchanté d'un jardin des âmes, d'une serre d'agonies.

Moins peut-être à Saint-Raphaël, large plage vide où l'on croise peu de visages jaunes, peu de ces regards inquiets et tendus vers le Spectre invisible, mais à Cannes plutôt, cette impression s'est ancrée en moi, insidieuse et obsédante jusqu'à l'angoisse. Et cependant, telle que la ville nous apparut, ces derniers

jours, à la descente du train, c'était un Cannes dépeuplé encore ou presque, villas closes à écriteaux, rares voitures de maîtres dans les rues. La mer d'un bleu éteint, presque sans rides, jetait à peine un ourlet d'écume sur la plage ; au fond de la baie, un grand bouclier clair, un vaste orbe d'or pâle à fleur d'eau miroitait en phosphore diffus ; des montagnes bleues et baignées d'une immatérielle brume se tachetaient d'un étagement de villas blanches ou de moutonnements de verdure ; le ciel avait la suavité d'une soie fausse où se fondent l'azur et l'émeraude ; le soleil blanc éclairait sans chauffer.

Par quelles suggestions fluides, imprécises, à quels souffles mystérieux de l'inconnu, sous l'influence de quelles réactions nerveuses et quasi magnétiques se détermine la mélancolie propre aux rayonnantes journées, cette indicible tristesse qui semble faite de l'inexplicable et stérile beauté des choses, de la vibration mécanique de la lumière, et qui s'émeut et s'accroît en ondes circulaires, telle d'une eau frappée d'une pierre, à tout contact et à toute

rencontre d'êtres, au frôlement des végétaux, au simple regard de la matière inerte ? L'expliquer n'est-il pas impossible ? Mais que d'autres que moi l'ont ressentie !

Peut-être les plus simples causes matérielles l'avaient-elles infiltrée en tout mon être, cette langueur lasse et comme surprise de vivre, qui, sans aspirer à mourir, soupire et stagne, blasée quoique inassouvie, découragée sans cause, avec ce sourire enfantin et près des larmes d'une femme qui ferme les yeux et détourne la tête : il se peut ! et rien autre n'agissait sans doute sur mes trop impressionnables sens, si ce n'est, en cette ascension que nous faisions en voiture à l'observatoire qui domine Cannes et la mer, si ce n'est le retour alterné du chemin montant à pic et des échappées toujours plus vastes sur le panorama féerique, le contraste de ce tableau de mer et du chatoyant horizon avec le calvaire de la montée en lacets creux, ombreux et presque noirs de verdure. Rien ne frappe l'esprit comme la répétition des petites choses ; et rentrer dans le tournoyant ravin en zigzag

et déboucher sur l'infini bleu de ciel et d'eau, créait probablement à la longue dans mon esprit une de ces obsessions dont le malaise touche au vertige.

Une plus précise hantise devait aggraver ce spleen inexplicable ou insuffisamment expliqué, le nuancer de sentimentalité confuse, d'impossible désir et de regret illusoire. Notre voiture venait de frôler deux misses en robe blanche, petit canotier de paille anglais, hautes cannes de touristes en main. Le visage au soleil, longues, droites, d'un pas ferme de garçons, avec cette démarche qui déplace tout le corps et qui garde de l'insexuel des fillettes en train de grandir, elles montaient, elles aussi, à l'observatoire, coupant par des raccourcis. Leurs jupes courtes sur des souliers de cuir fauve émergeaient ou disparaissaient derrière les taillis, emportant la pensée à peine sensuelle, et cependant teintée de vague volupté, qui s'attache comme un chardon bleu à la traîne des robes jeunes et vivantes, au mystère de la cloche d'étoffe ballant sur l'invisible battant des jambes, sur les pieds nerveux et qui semblent,

à la façon dont ils se posent et choisissent leur chemin, avoir une âme. Parfois la voiture rattrapait les jeunes filles, et leurs énergiques petits visages, roses et blancs, éclairés d'yeux d'eau de mer et d'un sourire à dents blanches, rayonnaient du plaisir de nous devancer quand même, sûres qu'elles étaient de nous précéder à l'observatoire. Leurs chignons d'or tordus en boule dégageaient leurs nuques nues, et les phrases qu'elles échangeaient, brièvement, en anglais, donnaient un charme d'incompréhensible à la mimique parlante de leurs traits.

Nous avions cependant, de tournants en tournants, de creux d'ombre en paliers de lumière, atteint la plate-forme de l'observatoire ; les deux misses, les mains à la balustrade, contemplaient déjà la plaine magique, l'eau, les monts, Cannes, les îles. La mer, au soleil de quatre heures, pâlissait ; l'orbe du bouclier clair brillait dans l'eau, d'un éclat moins net ; sur l'azur laiteux du golfe, des stries, des moires, des ondulants reflets traçaient de cabalistiques dessins, des ellipses de pelouses, des ronds-points, des entrelacs d'allées, un bi-

zarre jardin de la mer ; au large, l'eau prenait ce miroitement grenu qui rappelle la peau de chagrin. Un souffle froid passa tout à coup, et fit vaciller la mer, les rayons pâles, les arbres : le souffle traître qui annonce dans ce pays la fin du soleil. Les misses frissonnèrent, du même mouvement d'épaules remontées et surprises, elles serrèrent les coudes à leurs tailles et, s'étant consultées du regard, vivement redescendirent la côte, leurs robes blanches passant et reparaissant au hasard des raccourcis.

Ah ! ce frisson, et la toux qui l'avait accompagné, une petite toux sèche et irritée, discrète et contenue, une toux fâchée de se faire entendre, car les toux ont une voix en ces stations de malaria et de male langueur, et il y en a de vieilles et de fêlées, de grossières, de délicates, de bruyantes, d'étouffées, des toux qui ont l'air de visages et qui vous hantent de leur souvenir ; ah ! ce frisson et cette petite toux !

Et cette fois ma tristesse insolite eut un sens ; elle s'était dégagée assurément de ce pays où

les roses s'effeuillent à peine écloses, où tant d'agonies se sont prolongées, fenêtres ouvertes sur les vagues et le ciel, ce pays qui, avec sa verdure monotone, d'un ton de cyprès, semble un grand jardin de la paix suprême. Oui! au souffle perfide du soir, j'avais bien, j'avais trop bien compris l'éloquente fuite de ces jeunesses menacées s'enfonçant dans la verdure noirâtre, blanches dans la pâleur du soleil des ombres, de tant d'autres ombres frêles et charmantes comme elles, qui s'étaient, depuis des années, évanouies dans cette clarté, et qui peuplaient, de leur impalpable survie, ce crépusculaire Eden d'or bleu!

DEVANT LA MER

A Eugène Noël.

Des trois fenêtres de mon cabinet de travail, comme d'un phare, j'aperçois le doux pays d'Antibes qui coule en pente jusqu'à la mer : là, l'horizon se redresse, en un colossal mur de ciel et d'eau. Antibes, au milieu de ce décor féerique, élève ses murailles bises. Sur la droite, le cap fuit, massif et vert. Sur la gauche, la baie des Anges s'arrondit mollement au pied des Alpes dont les sommets blancs deviennent roses au coucher du soleil, puis bleu de fumée, puis ombre morte.

Me voici revenu, ramené par l'invincible nostalgie devant cette mer divine qui est ma seconde âme. L'autre est restée dans la forêt

jaune et rouge, dans les brouillards du fleuve, en mon petit jardin de Seine-et-Marne. Quant à l'âme des foules, qui fut mienne autrefois et me perdit dans la houle noctambule des passants, je ne la connais plus, et sans doute elle dort tapie en quelque coin, au plus obscur de moi-même. La mer profonde est là, et par les yeux qu'elle caresse de son velours, par les narines qu'elle emplit de son souffle, par les oreilles qui cherchent à entendre son murmure, elle subjugue tout l'être, berce et endort l'âme, plonge le cœur dans ce sommeil éveillé où l'on ne se sent ni vivre ni mourir, où l'on ne désire rien, où l'on est pareil à la plante, au galet, aux choses immobiles qui boivent ce soleil par tous leurs pores.

J'aime déjà le jardin hérissé d'aloès monstrueux, le banc à demi brisé sous un vieil olivier tordu, la prairie étoilée de pâquerettes, parce que tout cela domine la mer; et toutes les fenêtres de ce châlet me sont déjà familières, car à chacune ma rêverie s'est accoudée et c'est toujours la mer qui dort là, et qui me fascine, belle et changeante, lisse ou moirée,

couleur d'or, de saphir en feu ou d'aigue-marine fausse. Mais un autre lien, subtil et mystérieux, double pour moi le charme de ce logis et de ce jardin orientés vers la mer. Il paraît, je ne l'ai appris qu'après, que comme moi, avant moi, attiré peut-être par la même vue prestigieuse, un mâle écrivain, un puissant conteur que je m'honorerais d'appeler mon maître, a habité ici, médité et travaillé à la place même où j'écris : Guy de Maupassant.

Je ne l'ai su qu'après, et cela m'a touché davantage. Tant de belles pages, un si vigoureux esprit, une constatation si désespérante de notre misère, les plus grands dons, l'héritage littéraire du noble Flaubert, tout cela... et la mélancolie horrible qui termine cette vie! Je suis resté longtemps, ce jour-là, à contempler le ciel et la mer, l'horizon dont il avait empreint ses yeux de clairvoyant. La lumière du soleil pâlissait sur l'eau, des oiseaux sautaient dans les arbres avec de petits cris, il faisait adorablement doux. Et je songeai que lui aussi avait vécu des heures pareilles, en ouvrant larges ses poumons à l'air qui grise.

Je me rappelai les pages pénétrantes de son livre *Sur l'eau*, et je me sentis triste à pleurer.

Relire *Sur l'eau* devint dès lors pour moi un besoin impérieux : quel autre hommage pouvons-nous rendre à un écrivain mort, sinon de chercher à nous mettre en communion avec sa pensée, à ressusciter en nous-même l'émotion que son âme a laissée dans les lignes? Hélas! le souvenir de Maupassant est resté cher en ce pays de paresse, et l'on y parle encore de *Sur l'eau*, mais le livre ne figurait plus dans les librairies, et je dus attendre qu'un ami me l'envoyât de Paris.

Quelle poignante et cruelle œuvre, sous son air détaché! Comme elle s'en va au tangage, d'une plume cahotée, dans le coup d'aile du yacht emporté par le vent! Des sensations éparses, des réflexions découragées, des regains de vie fouettée par l'écume et réchauffée par le soleil de midi, des descriptions brèves, un dégoût de l'homme et des foules, un retour aux forces sacrées de la nature, quelque anecdote familière comme on en conte entre amis, un anathème à la guerre,

un pamphlet sur l'homme de lettres : tout cela tient dans *Sur l'eau*, mais avec quelle grâce suprême et désenchantée, quelle irrémédiable amertume!

Comme il a senti à fond la détresse humaine et l'instinct passionné de vivre, l'homme qui a écrit ces phrases :

« Certes, en certains jours, j'éprouve l'horreur de ce qui est jusqu'à désirer la mort. Je sens jusqu'à la souffrance suraiguë la monotonie invariable des paysages, des figures et des pensées. La médiocrité de l'univers m'étonne et me révolte, la petitesse de toutes choses m'emplit de dégoût, la pauvreté des êtres humains m'anéantit.

« En certains autres, au contraire, je jouis de tout à la façon d'un animal. Si mon esprit inquiet, tourmenté, hypertrophié par le travail, s'élance à des espérances qui ne sont point de notre race, et puis retombe dans le mépris de tout, après en avoir constaté le néant, mon corps de bête se grise de toutes les ivresses de la vie. J'aime le ciel comme un oiseau, les forêts comme un loup rôdeur, les rochers comme un

chamois, l'herbe profonde pour m'y rouler, pour y courir comme un cheval, et l'eau limpide pour y nager comme un poisson. Je sens frémir en moi quelque chose de toutes les espèces d'animaux, de tous les instincts, de tous les désirs confus des créatures vivantes. J'aime la terre comme elles et non comme vous, les hommes ; je l'aime sans l'admirer, sans la poétiser, sans m'exalter. J'aime d'un amour bestial et profond, méprisable et sacré, tout ce qui vit, tout ce qui pousse, tout ce qu'on voit, car tout cela, laissant calme mon esprit, trouble mes yeux et mon cœur, tout : les tempêtes, les aurores, le regard et la chair des femmes. »

Et ailleurs, ce retour de spleen noir, qui a l'éloquence d'un chant funèbre, sonne déjà le *De profundis* d'une intelligence revenue de tout :

« Soudain quelque chose grinça. Quoi ? Je ne sais, une poulie dans la mâture sans doute ; mais le ton si doux, si douloureux, si plaintif, de ce bruit fit tressaillir toute ma chair ; puis rien, un silence infini allant de la terre aux étoiles ; rien, pas un souffle, pas un frisson

de l'eau ni une vibration du yacht, rien; puis tout à coup l'inconnaissable et si grêle gémissement recommença... J'écoutais, attendant, et je l'entendis encore, ce bruit qui semblait sorti de moi-même, arraché à mes nerfs, ou plutôt qui résonnait en moi comme un appel intime, profond et désolé... C'était la voix qui crie sans fin dans notre âme et qui nous reproche d'une façon continue, obscurément et douloureusement, torturante, harcelante, inconnue, inapaisable, inoubliable, féroce, qui nous reproche tout ce que nous avons fait et en même temps tout ce que nous n'avons pas fait, la voix des vagues remords, des regrets sans retour, des joies finies, des femmes rencontrées qui nous auraient aimé peut-être, des choses disparues, des joies vaines, des espérances mortes; la voix de ce qui passe, de ce qui fuit, de ce qui trompe, de ce qui disparaît, de ce que nous n'avons pas atteint, de ce que nous n'atteindrons jamais, la maigre petite voix qui crie l'avortement de la vie, l'inutilité de l'effort, l'impuissance de l'esprit et la faiblesse de la chair. »

La vision nette, intense et chaude des choses, qui l'eut mieux que Maupassant? Cette côte le long de laquelle son yacht courait des bordées, on peut la suivre page à page en ce petit livre de mer. Il me semble, pour moi, que j'aime mieux et connais mieux ce pays, depuis que j'ai vu à travers ses yeux toutes ces stations frileuses et élégantes, avec leur promenoir à balustre au long des plages, leur chaud soleil du matin, le souffle frais et traître qui tombe dès trois heures. Villes coquettes, campagnes fleuries, bois de pins parfumés, grands jardins du rêve et de la mort : Menton qu'écrase son vaste cimetière de roses, Monte-Carlo et Monaco avec leurs corbeilles de fleurs suspendues, Nice et sa mer pâle, laiteuse et nacrée le soir comme l'Océan, Cannes en son décor de keepsake, où des archiducs et des ladies emmitouflées passent au trot relevé des steppers, Saint-Raphaël sévère et beau dans sa robe de verdure sombre, toutes ces villes, tous ces petits ports, Maupassant les a aimés.

Mais on sent qu'Antibes lui était particuliè-

rement cher. Et ce me serait une raison d'aimer davantage Antibes et sa campagne harmonieuse, dont la terre rouge, les roseaux à panache, les oliviers cendrés rappellent si joliment l'Algérie; oui, une raison d'aimer ce golfe Juan si lumineux où l'on voit évoluer les léviathans de l'escadre, ce cap boisé et fleuri où le vent se parfume de l'âcreté salubre de la mer, et où les couchers de soleil sont d'un rouge de feu et de sang qu'on ne voit nulle part ailleurs.

PRINTEMPS DE PROVENCE

LES AMANDIERS EN FLEUR

La bise aigre, les pluies m'avaient empêché de les regarder de près. Mais voilà que, par lourdes et orageuses bouffées, par accablements d'étuve, le printemps sourd de la terre, des nues ; les fleurs, qui se cachaient sous les châssis de verre, jaillissent de pleine terre. Les amandiers sont déjà décolorés, leurs cimes poussent de petites feuilles en pointe, toutes menues, dentelle fine et vernie d'un vert jaune et jeune.

De miracle plus exquis, il n'en est point que ce squelette de bois fleuri de neige rose et blanche, qui sent le miel. Toute la suavité du renouveau, la grâce attendrissante et l'éternité

merveilleuse des choses tiennent dans ce grand œuvre si délicat et si féminin.

Dire que voilà du bois, une branchette dure et brunâtre, informe sous les nœuds de l'écorce fendillée, quelque chose qui tout l'hiver donna une impression de souffrance ratatinée, de misère rigide ; et, paf! de chaque moignon ligneux, une fusée verte part, une tigelle de vie qui, chaque jour, s'accroît à vue d'œil et que couronne l'étoile triple ou quadruple des fleurs joyeuses, des fleurs molles et ouvertes à plein cœur!

Fleurs divines, avec leurs pétales de nacre humide, plus doux aux doigts qu'aucune soie, qu'aucune chair d'enfant, avec leur faisceau d'épingles blanches à tête d'or, jaillissant d'une croix à cinq pointes d'un vert rosé à bords pelucheux. Et leur odeur délicieuse qui parfume tout un jardin !

Les somptueux iris mauves, lilas, violets, si frêles au bout de leur tige de moelle, eux aussi l'exhalent, et plus violent, cet arome de miel pur; et c'est comme une tache de miel jaune qui s'allonge aux rayures de leurs pétales. Les

violettes blanches foisonnent, tenaces et discrètes sous les feuilles. Les anémones à corolle verte et rose, d'un dégradé et d'un fondu pâle, rappelant les fugitives teintes des mousselines et des soies anglaises, découvrent d'un bâillement denté leur petit cœur d'artichaut vert et rose, à peine vert et à peine rose. Les œillets pourpres, rose-fraise, blanc-neige, épanouissent la volupté de leur âme. Les mimosas répandent un soupir très doux, d'une âcreté mourante. Et partout dans l'air lourd et chargé d'énervants effluves, le printemps chauffe et gonfle les bourgeons, crève en parfums qui troublent et entêtent.

Soleils mous, brouillards tièdes, mer sans reflet, d'étain blanc ou de plomb gris, lumière diffuse qui noie les contours et estompe les montagnes, malaise du cœur gonflé de nostalgie, d'espoir sans but, de tendresses vagues, le printemps est là, terrible et doux, plus encore que l'automne, aux âmes en mal de vivre, aux grands rêves inassouvis.

Promesses non tenues, leurre tendre et perfide du renouveau! La jeune fille qui dort mal

et soupire sans motif s'y laissera prendre, et les vieilles filles aussi, et les veufs, et tous ceux que la vie n'a pas encore rassasiés de joies et de peines. Nous tous, en somme, à tout âge. Et vous êtes le plus ingénieux symbole de cette heure brève, d'angoisse langoureuse et de vague infini, amandiers pâles qui semblez allumer de petites flammes très douces dans le soleil matinal, en déployant vos translucides pétales de lumière.

Fleur de neige et de miel. Miracle du bois mort.

LA PÊCHE AUX OURSINS

Sabot blanc à ventre rond, le bateau de pêche amarré au mur de la petite baie de roseaux glisse, au refoulement de la perche sur laquelle l'homme appuie de tout son poids, glisse dans l'eau tranquille et transparente, l'eau lourde et salée.

On voit le fond, et de l'or liquide tremble en taches ocellées. Le sable sous-marin est gris, avec un ton d'ocre, et veiné de sillons paral-

lèles et ondulants, qui sont le flux et le reflux figé des vagues. Des rochers creux ont l'air de grosses éponges noires. Des chevelures d'algues, des floraisons grasses et dentelées tremblent d'une vibration continue : jardin d'un brun glauque et d'un rouge terne, où un oursin barbelé de piquants semble, en sa pourpre violette, un chardon bizarre, un hérisson nain.

L'eau est lourde en sa pureté, trompeuse. Le roseau fendu du bout, dont un caillou ficelé maintient l'écartement, s'enfonce malaisément et, en vertu d'un mirage, se rompt et se coude, n'atteint l'oursin et ne le détache, d'un tour de main, qu'une fois sur deux. Quand la profondeur augmente, l'eau devient d'émeraude claire, prend une fluide pâleur verdâtre, d'une limpidité froide, vierge et lacustre.

A peine quelques rides ; une goutte d'huile, secouée d'une plume qui trempe dans une fiole accrochée à l'avant du bateau, aplanit la surface moirée, les ondes de cristal molles. Au large, la mer est d'un bleu doux, velouté, à mille reflets laiteux. Les murailles bises de la petite ville plongent dans le bleu du ciel et de

la mer; on dirait un pan de carrière jaune prolongeant sa transparence affaiblie. Un or éteint dort dans la belle lumière. Et il règne un silence profond.

Un léger clapotis tout à coup s'éveille. Une risée brise en miettes le miroir d'eau. Les avirons, aux bras vigoureux du pêcheur, coupent la mer d'un tranchant vert pâle et secouent des perles vives : un petit cri plaintif accompagne leur râpement sur le plat-bord. Le fond a disparu. Un vent frais court sur les écailles mouvantes de la baie. La barque fend une nappe de lait, de lait bleu qui a une mollesse de crème. La plaine aride devient vivante. Le vent la caresse d'un souffle âpre qui tombe dès qu'on rentre dans une petite anse, bordée de varechs amassés par les vagues et pourris de soleil.

De nouveau l'eau claire, le sable stratifié, les éponges de pierre, les oursins que guette le roseau droit, coudé dans l'eau. L'heure paresseuse coule, tout semble endormi. Un émoi. Le pêcheur, de son trident long, pique une forme rougeâtre, qui bouge. Elle lui échappe. Il repique, d'un jet dur, le bras roidi. Et c'est,

aux dents de la perche, un nid de serpents qui s'enroule, une petite pieuvre.

Il la prend à deux mains, la mord entre les yeux, reçoit au visage un crachat d'encre noire, remord la bête et d'un coup de couteau circulaire l'entame, la dépouille; elle pend maintenant grisâtre, comme un gant aux doigts flasques, avec un rond rougeâtre d'écorchement, signe expressif de ce court et puéril drame.

Et de nouveau l'on pêche, d'un roseau indolent, dans l'eau lourde et claire, qui ondule, en sa respiration de sommeil.

BOIS DE PINS

Sur les côteaux de terre rouge, entre des dévalements de pierres semblables à des torrents à sec, les bois de pins s'inclinent aux ravins frais, qui sinuent en détours d'ombre, tandis que de grandes flaques de soleil baignent les champs, en face.

Des masures grises entourées d'orangers flanquent des cimes de vallons; des chiens aboient. Des fleurs sauvages poussent dans

l'éboulis des murs de roches. Des cantonniers rapiècent la route avec des carrés de cailloux. Une eau couleur d'herbe stagne dans les fossés, s'étale en mares qui reflètent une branche d'arbre, un coin de ciel.

La résineuse odeur des pins monte dans l'air tiède. Les cônes bruns exhalent un pénétrant arome de vernis, auquel se mêle l'amertume robuste des paquets d'aiguilles vertes, du bois vireux. Des flocons blanchâtres, au plus haut des branches, çà et là émergent : quenouilles de soie d'araignée, d'où pendent des cordons de chenilles rampant processionnellement à terre. Un énorme frelon noir bourdonne, ricoche et disparaît. Des oiseaux s'envolent. Un crapaud chante sa plainte triste.

Des pins encore, d'autres, toujours pareils. Leur verdure riche et sombre se fonce jusqu'au vert noir, au bas des pentes, se dégrade en une ascension de vert plus lumineux, à mesure que le bois s'élève vers le ciel. Au soleil, ce vert prend une splendeur funéraire, tandis que les oliviers sont de cendre et d'argent, que les troncs d'eucalyptus ressemblent à des bouleaux pâles.

Ce qui convient le mieux à l'harmonie, à la noblesse monotone et digne des pins, c'est un fond de ciel vif, un pur azur, ensoleillé, sur lequel s'écrase la masse moutonnante des arbres. Rien que cela, ce vert sobre sur du bleu, et de ce simple contraste, une magie surprenante tire le plus suave, le plus profond des effets, une de ces joies de la couleur qui réjouissent l'âme et font trouver la vie belle.

Arbres de méditation, de recueillement, les pins gardent une mélancolie fière et résignée; humbles et sauvages dans leurs paysages de terre rouge et de pierrailles, ils ont l'air de vivre pour eux-mêmes. Seuls, peut-être, ils échappent, de par leur verdure anticipée et hivernale, à la transformation radieuse du printemps.

Et pourtant, nul scintillement en aigrettes de feuilles fraîches dans le soleil ne vaut leur grave éclat, et l'harmonie séculaire, immémoriale, que propage leur immobilité sévère et odorante.

Pins amis de la montagne et de la mer, compagnons de la solitude : arbres sacrés!

TERRE D'ARLES

A Alphonse Daudet.

Jamais je n'avais autant senti la mélancolie ensoleillée d'une terre et d'une ville de silence, le charme mort qui s'exhale d'un paysage de cendre et de rouille, la paix des ruines jaunes, des maisons froides et des rues pavées de cailloux pointus. Une âme vieille flotte en cette cité d'Arles que je ne puis parvenir à croire vivante, et où les beaux yeux graves et la noble démarche des femmes ont une grâce de fantômes.

Pour l'étranger qui passe, il est peu d'endroits aussi mystérieusement tristes, et je ne connais que Blidah, avec son entêtante odeur d'orangers, ses étroites rues arabes où des

chants de flûte et des encens de cèdre brûlé filtrent à travers les murs, qui recèle avec une égale intensité de spleen lumineux et doux la nostalgie d'un de ces coins perdus où les fleurs mêmes ont une beauté dolente, où les bruits semblent engourdis, où l'âme est comme paralysée, et que l'on pourrait appeler les Jardins du rêve et de la mort !

Sont-ce les ruines seulement, ces arènes dont les gradins, même sous la foule qui se presse aux courses de taureaux, gardent une solennité mortuaire, ce cloître de Saint-Trophime aux bas-reliefs effrités par le soleil et le vent, ces Aliscamps bordés de tombeaux vides au fond desquels poussent les graminées ou moisissent les mousses, toutes ces dalles, toutes ces pierres vétustes que les peureux lézards gris strient de leurs zigzags en fuite? Est-ce la Mort qui a trop saturé cette terre qu'on ne peut fouiller sans y trouver des ossements? Une magie du passé enveloppe ici toutes choses d'un sommeil de fée, et l'on y rêve d'existences murées à l'ombre de jardins solitaires, en de vastes pièces sombres et humides, au long

d'escaliers de prison, derrière des portes à gros clous.

Le printemps lui-même est sans éclat encore dans la campagne sèche, mais il prend, sous le ciel pâle et plat, une indicible poésie. Il étend un frêle tapis vert entre les pierres de Crau, s'épanouit en aubépine le long des chemins poudreux de Camargue; les prairies s'avivent et les aliziers et les saules se dentellent de feuilles frileuses comme un duvet. A l'infini, en grandes perspectives lisses que coupent les murailles bises d'un *mas* ou des rideaux de cyprès qu'on dirait mangés d'escargots sous un envahissement de noix de galle, un paysage s'étend, à peine égayé d'ormeaux lointains. Ce n'est plus la Provence rouge des environs de Marseille, ni l'assombrissement funéraire des pins, des romarins et des cistes, c'est la Provence blanche de lumière et de poussière, blanche de la farine des routes, du blanc des cerisiers et des pruniers en fleur, toute dorée du scintillement faible et léger des oliviers de Crau.

Un tel décor si pareil à lui-même, si mono-

tonement calme, si paisiblement large, ne présageait guère le changement à vue, le prestigieux coup de baguette féerique qui, après un trajet de deux heures de voiture, nous fit voir les abords de l'étang de Valcarès. Au creux des talus, plus d'arbres, des joncs que courbaient les souffles rudes du Sud-Est, et, sur un sol ras, immensément ras, la morne végétation des « enganes », buissons à fleur de sable, espacés, et dont les tiges courtes et rosées se hérissent de brindilles vertes, de chenilles lisses que gonfle une eau salée.

Il n'est pas de chemin sur ce désert où les roues de la voiture tracent deux ornières nettes et glacées d'un reflet de sel, car le sel de l'eau vient parfois givrer ce terrain sec, et le vent qui souffle et se déchaîne en mugissant vous apporte un relent de mer et sale vos lèvres d'amertume. Les « enganes » s'éparpillent et disparaissent ; au loin, une ligne bleue se confond au ciel, c'est l'étang ; et, pour y arriver une étendue nue s'étale, une grève aride et désolée, d'un ton uniformément gris, où, çà et là, des infiltrations successives ont déposé des co-

lorations jaunes et ardoisées. Partout la terre est craquelée, sillonnée de carrelages; à mesure que l'on approche, la bourrasque grandit, elle secoue la voiture comme un bateau.

Et l'on va longtemps, longtemps sur la grève unie, constellée de coquilles comme une grève de mer, mais bien avant d'arriver à l'étang on est forcé de mettre pied à terre, car le vent qui rase la plaine d'eau en emporte l'écume et souffle un tain liquide qui se propage sur le désert et étend une illusion de mer profonde à peine de deux centimètres sur une prodigieuse étendue de sable. On dirait un flux plat, une coulée de mercure fluide, une glace mobile qui se répandrait et que le jour de quatre heures laque de clarté froide. L'étang agite, derrière ce miroir bleuté, ses vagues grises, et cela rappelle des décors connus et ne ressemble pourtant à rien. C'est « l'autre chose », la sensation différente, précieuse aux chercheurs de nouveau et d'au-delà.

Je n'oublierai pas de sitôt le lent, le long retour dans la campagne sereine, dont les tons doux s'amollissaient encore, au déclin du so-

leil. Moins jaune, la clarté avait on ne sait quelle transparence diffuse, quelle limpidité blonde d'aquarium, et les noirs cyprès s'y coloraient d'une mélancolie étrange et fluviale. Je reverrai surtout, sur le pont qui sépare Trinquetailles d'Arles, cette dernière ville en façade sur le Rhône, gardant en ses vieilles maisons un hâle de soleil disparu, un agonisant reflet de ruines, une harmonie mourante de pierre couleur d'or sur un ciel d'azur passé ; et j'ai encore dans les oreilles ce silence qui est comme du bruit engourdi, une muette vie d'âme, cependant que les petits pêchers roses des fossés et les aubépines de neige imprègnent mes yeux de leur floraison délicate.

Des lumières de reverbère s'allument dans le jour qui ne veut point finir, et, de loin, on dirait des scintillements d'étoiles tombées.

Ah ! la paix de ces champs, de ces *mas* isolés, de ces routes sans passants et sans vagabonds même, parce qu'elles ne conduisent à rien qu'aux fermes où les chiens mordent, à la plage vide des Saintes-Maries, ou à la solitude morne de l'étang salé où souffle le grand vent !

LE RETOUR EN ALGER

Le bateau se hâte sous la lune. La mer est d'ombre ; à peine ondule-t-elle, ridée de noir. Elle se plisse le long du vapeur, comme une soie molle qu'on déchire ; une crête blanchâtre court, s'incurve et s'aplanit en bave d'écume. Un coup de vent, pareil à un frôlement d'éventail ! Le pont sous les pieds fuit élastiquement, plonge dans les ténèbres d'eau fluide. La brise de terre souffle, par bouffées. Alors les étoiles palpitent plus fort, comme des lumières prêtes à s'éteindre. Un point jaune et diffus perce la nuit, brille d'un éclat plus vif : c'est Alger !

On dirait une grosse étoile d'or. Je me penche pour la voir. Près de moi, des passagers anglais sourient silencieusement, de leurs dents

fortes ; car cette lumière, pour eux, n'est pas seulement l'arrivée proche, mais toute une terre chaude et nouvelle, bonne à leur amour du voyage ou au rétablissement de leur santé ; c'est l'attente de l'inconnu, de l'inéprouvé, les langueurs du far-niente, l'activité saine des promenades.

A bord, tout est éteint, sauf les fanaux de position, qui n'éclairent pas. Des ombres d'hommes, des silhouettes de femmes, accoudées au bordage, détachent vaguement leurs formes. Des gens en marche sortent de la nuit et s'y fondent à nouveau. L'allumette d'un passager illumine son menton, sa cigarette aux dents, le creux de son nez. Dans cet éclair, une pâle figure de jeune *miss* à cheveux cendrés, prend la douceur d'un reflet de lune.

Une vieille voix joyeuse, qu'on devine bonne, répond, aux claires interrogations d'une enfant :

— Eh bien, nous y voilà, en Alger !

Frappé comme d'un écho à mon rêve, je me retourne. Autour du vieil homme, ses voisins élèvent un chorus de plaisir et de sympathie. Ce sont d'humbles gens, qui ont souffert de la

mer sans doute, et qui sont bien aises d'arriver.

En Alger! Il m'émeut jusqu'au fond du cœur, ce mot naïf et vieilli, avec son charme d'outremer.

Et certainement il prend en moi un sens de nostalgie plus troublant, une importance d'arrivée plus profonde, que pour n'importe quels passagers.

Qu'évoque-t-il pour eux? Par delà l'eau bleue, une terre de légende et d'exil, où les Barbaresques emmenaient jadis, esclaves, les Chrétiens? Le souvenir de notre ardue conquête, le respect d'un sol payé au prix du sang, cultivé avec tant d'efforts? L'exotisme d'une autre race, un printemps toujours vert, des femmes aux grands yeux, et un soleil plus beau qu'ailleurs?

Mais pour moi, c'est tout cela et bien davantage, car ce simple mot : *En Alger!* suscite toute mon âme d'enfant, toute ma jeunesse heureuse vécue là, laissée là, lorsque je dus, à dix ans, après la guerre et notre père mort, partir, sans espoir de retour, vers un froid

lycée de France. Il y a vingt ans de cela. Depuis, je ne suis jamais revenu. Et dans un mirage, Alger m'apparaît lumineux et blanc, comme une ville de féerie. Des coins de terre me hantent : le champ de manœuvre, ras, rouge et brûlé, la plage de sable de Tivoli et ses bains, l'ex-boulevard « de l'Impératrice. »

Depuis vingt ans, ma jeunesse me sourit et m'appelle à travers la mer. Certes ! ce soir, en rentrant « au pays », le sol natal, la maison du passé , les tombes des miens m'émeuvent, et profondément ; mais pourquoi mentir? ce qui surtout me pénètre, c'est l'espoir de ressaisir un peu de ma propre vie, de me pencher, moi homme, sur l'ombre du petit garçon que j'étais, d'en revivre le cœur naïf et les sensations neuves.

Ce qui me point d'avance, et me donne un frisson doux et douloureux, c'est ma jeunesse, l'impérissable jeunesse, dont le souvenir attendrit tous les hommes en leur culte égoïste et ingénu du *soi*.

Des lumières à présent ! Dix, vingt, cent lumières apparaissent. A chaque seconde, il en

sort de la mer et il en monte dans le ciel. Elles tracent une ville de feux, pointillent en ligne droite les quais. Les passagers se pressent, on heurte des colis. La sirène pousse ces mugissements rauques, qui vous résonnent par tout le corps. Des aromes arrivent dans le vent. Le port va s'ouvrir, entre ses fanaux rouge et vert.

Mais est-ce bien Alger?

Les arrivées de nuit déconcertent un peu, tous les ports s'y ressemblent. Et dans mes souvenirs, chose étrange, il n'y a pas une seule impression d'Alger tout noir, aux lumières; comme si ma rétine n'avait gardé que des images claires, des visions de jour et de soleil.

Ainsi nous arrivons, déjà!... Et vague encore, se lève en moi une appréhension, une peur légère d'être déçu. Si je devais me repentir d'être venu!... Est-ce sans imprudence que je vais revoir mon passé, ciel et mer, routes blanches, vieux jardin, tout le décor magique de ma première âme!

« J'avais laissé, dit Perdican, des rivières et

des montagnes, je retrouve des brins d'herbe et une goutte d'eau. »

Vais-je retrouver « au point » mes sensations d'alors? Sans doute, mon imagination les aura déformées, grandies. Les reconnaîtrai-je seulement? Vivent-elles encore? Si rien, à mon appel, n'allait se lever d'entre les lieux et les choses?

Si ma jeunesse n'existait plus qu'en illusion? Peut-être s'est-elle écoulée tout autre que je me la représente. Peut-être vais-je chercher la trace, non seulement de ce qui n'est plus, mais de ce qui même n'a jamais été.

Si *Elle* allait m'apparaître, semblable à cette jeune reine morte de la légende, qui gît dans une crypte, enlinceulée sous ses ornements royaux? Quand on ouvre le cercueil, ses joues roses paraissent vivantes, sa gorge se soulève et le tissu d'or de sa robe étincelle.

On la touche du doigt, et tout s'écroule en poussière.

Nous voici en rade. L'odeur de terre s'exhale plus fort. On entre en une tiédeur de serre.

Très lentement, le bateau vire, afin de pré-

senter l'arrière au ponton. Des blancheurs de mosquées, des façades de hautes maisons se lèvent, dans une trouble et décroissante lueur.

Toutes les fenêtres sont closes. Il est très tard. On n'entend aucun bruit, pas même ce souffle animé qui est comme la respiration d'une foule. Les grands bateaux sont éteints. La ville dort. Vraiment, il semble qu'il n'y ait personne pour nous recevoir. Et c'est étrange et mystérieux, ces mille lumières qui éclairent le silence, mirées sur l'eau de laque en longues fusées d'or.

Moi qui regrettais presque de ne pas saluer Alger au plein jour, avec sa cascade de toits blancs et ses coteaux verts en cirque! Non, je n'imaginais pas cela, cette entrée dans l'inconnu, ce port étincelant sans une âme, cette ville au Bois-Dormant qui rêve, en un silence enchanté!

Déjà, pourtant, une vie fantômale s'ébauche et des ombres se glissent. Une barque vient hâler notre amarre et l'assujétit à quai. Du ponton des voix nous appellent. Et en bas

de l'escalier mobile, quadrillé à jour, va et vient, sous des lanternes, l'attente noctambule des douaniers. Sitôt dehors, il faut subir l'assaut des portefaix arabes, crâne ras et sentant la viande; l'empressement des interprètes à casquette galonnée; les sommations des cochers debout sur leurs voitures. Mais le cercle franchi, hors du grouillement des cris et des gestes, le silence retombe et l'illusion reprend.

On distingue des docks vides et des entrepôts morts, des camions et des tonneaux, un wagon abandonné sur des rails qui luisent. Il règne cette sorte de paix inquiète que prennent, la nuit, les endroits d'activité diurne. Sur les quais et la mer, le boulevard surplombe en falaise; un mystérieux escalier blanc, ou la rampe douce des voitures, y montent, en un pâle bain de lune.

Je vais lentement, le long de la pente, presque heureux qu'il soit si tard, et que personne ne m'attende plus. Je me sens libre, et rien ne trouble cette première sensation d'arrivée. Comme l'air est doux à respirer!

Le vent sent l'orange et la laine arabe. Il roule des bouffées molles comme des caresses. Pourquoi se presser? La nuit est tellement sereine, une douceur flotte, pénètre et touche l'âme comme un accueil d'ami. Quelque chose d'indéfinissable donne à l'être une extraordinaire légèreté, une vie plus subtile et plus intense; les ennuis vagues s'allègent, et le cœur s'attendrit, comme pour une bonne nouvelle ou un amour de femme.

La notion même du temps s'efface. Bateau, Paris, êtres quittés, tout l'immédiat et le particulier de la vie se perdent dans le passé. C'est depuis très longtemps, c'est depuis toujours peut-être que j'erre, en un parfait oubli de tout et de moi-même, en ce décor nouveau et pourtant familier, buvant l'air doux, foulant la route lunaire.

Cette impression dure une minute ou des siècles, je ne sais; mais elle est vague et pénétrante. Ainsi dans certains rêves, l'on raisonne en dormant quelque soudain dépaysement :

— « Où suis-je, se demande-t-on. Pourquoi

suis-je là? Est-ce bien moi? » Et sans comprendre, on trouve cela naturel et délicieux.

Mais un square se dresse, bambous et palmiers qui bruissent, en leur fraîcheur sombre. Cette apparition inattendue coupe d'un sursaut de réveil ma rêverie. Ce square existait-il autrefois, ou l'avais-je oublié? Ce doute rompt l'unité de mes souvenirs, il arrête l'inconscience heureuse où j'étais plongé et s'oppose à ce qu'elle renaisse.

Il m'est impossible de ressaisir mon âme de rêve d'il y a une seconde à peine; elle est partie, évaporée, comme un atome d'éther fluide.

Mais j'en ai conscience, pendant un instant a régné, avant qu'un aspect imprévu l'ait détruite, une mystérieuse harmonie entre mon être et les choses, un accord subit et comme préexistant entre mes sensations de retour et le charme de ce décor mouillé de lune, retrouvé tel, après vingt ans, que mon cœur se l'imaginait. C'est donc le pays et sa langueur qui m'ont repris au seuil, c'est la soudaine et récurrente influence du milieu.

J'ai grande envie de m'en aller, solitairement,

errer par la ville ou à travers la campagne : le rêve évanoui renaîtrait bien vite, j'en suis sûr. Mais n'ai-je pas demain, et des semaines?

Devant l'hôtel, une flaque de lune teinte le trottoir bleuâtre. Le vent tiède halène toujours.

LA KASBAH

La Kasbah !...

Ce mot magique a intrigué mon enfance. Il m'a poursuivi des années, tant il fleurait le mystère et me suggérait de choses vagues et inquiétantes. Prononcé, il avait un son particulier. Dans la bouche des ordonnances de mon père, il s'accompagnait d'un rire et d'un clignement d'œil spécial. La Kasbah !... Je savais seulement que des rixes sanglantes y éclataient, la nuit, entre Arabes et soldats, et aussi qu'il y avait là des femmes. Quelles femmes ? Je l'ignorais. Sans doute des créatures peu naturelles et très différentes des autres. Je me représentais un repaire dangereux et enchanté des *Mille et une Nuits*.

Aussi, en revoyant la rue de la Kasbah, mon imagination s'est brusquement réveillée : c'est avec une curiosité de petit garçon que je suis monté, m'essoufflant le long des plats escaliers.

Cet aspect de jour déçoit presque, au premier abord. Il n'y a rien de très mystérieux dans ces échoppes : métiers divers, épiceries mozabites, bains maures, cafés maures aux linteaux desquels s'ajourent des festons de papier de couleur. Toutes les rues, pavées de pierres bleuâtres, portent la plaque municipale, qui déconcerte.

Cependant, sous un étroit passage couvert, un bazar reste original ; on y vend des choses en cuir : babouches, gaines de miroirs et de couteaux. Une agglomération de boutiques à auvents de bois remplit la rue : des légumes s'y amoncellent, des pâtisseries frites, du couscouss arrosé de beurre et des figues de Barbarie.

Des femmes emmitouflées de voiles marchandent avec âpreté. Des senteurs de pétrole dominent, et de musc.

On monte toujours en zigzag, à l'escalade. Les faîtes des maisons se rejoignent presque, resserrant le ciel en un ruban d'azur. Des portes, vertes ou noires, sont closes: une main rouge s'y imprime, comme de sang; ou bien, au mur, pend un fer à cheval ramassé sur la route, dicton figuré dont le sens est, pour les hôtes : — « Si sous ce toit tu parles inconsidérément, que le coup de pied de ta mule te casse la mâchoire ! »

Des renfoncements d'escaliers peints en bleu, des intérieurs pavés de faïence se succèdent, en une ascension d'impasses et de voûtes. Çà et là une fontaine coule, des verdures émergent de cimes de plâtre. Partout, des ombres bleues coupent les murs blancs. Cela donne l'impression de décors de théâtre, vus au jour.

Le silence a quelque chose de particulier : on sent la vie sourdre derrière ces maisons fermées, ces grillages étroits. Des rumeurs traversent les murs: plaintives chansons de femmes, disputes. Parfois, en des cours ouvertes, apparaissent, accroupies et peintes

comme des idoles barbares, de grasses Mauresques, impures.

Et l'on monte, l'on monte toujours, d'escaliers en escaliers, de détours en détours. Des femmes en blanc descendent, qui vous dévisagent avec ce regard lascif où rit l'ironie. Quelque Arabe gratte à une petite porte, échange un mot de passe mystérieux, entre en se courbant et referme aussitôt les verrous. Du haut d'une ruelle solitaire, une Mauresque sénile, courbée en deux sur un bâton, semble une très vieille fée.

En des rues bizarres, des cabarets où l'on râcle de la musique sentent l'anisette d'Espagne ; de vieilles créatures se tiennent aux portes ; des femmes, accoutrées comme des saltimbanques, hèlent les passants en « sabir », en italien, en espagnol.

Des ordures jonchent le sol et fermentent. Et l'on respire enfin, tout en haut, lorsqu'en plein air, au pied de l'ancienne Kasbah transformée en caserne, on aperçoit du vert, l'espace et la mer.

Autre est la Kasbah de nuit.

Jusqu'à dix heures, elle bruit d'une vie soldatesque. Des zouaves, agiles comme des chats-pards, grimpent ou dégringolent les escaliers. Des marins en goguette battent les murs. On entend des cliquetis de sabre et des refrains d'ivrogne.

Les échoppes des tisseurs de soie et des brodeurs d'or sont closes. De loin en loin, un café maure. Des Arabes y jouent aux dames, ou un narrateur conte une histoire : des formes humaines, enveloppées du suaire de leur burnous, gisent sur des nattes.

A mesure que l'on monte, la Kasbah devient méconnaissable ; toutes ces rues, étiquetées au jour, apparaissent mystérieuses, inconnues. On s'y perd. Elles montent, descendent, se croisent et s'enchevêtrent en un dédale inextricable.

Une clarté jaune tombe des reverbères ; ils s'espacent, et la nuit grandit. Il y a des flaques de lune et des trous noirs de coupe-gorge. Des coins d'ombre et de clarté alternent. Des esca-

liers exhalent des fraîcheurs de cave. Des impasses gardent et interdisent certains lieux. On voit l'arête des maisons se découper, lumineuse ou noire, sur l'azur constellé d'étoiles. La lune blanchit les murs d'un éclat de phosphore, et des spectres d'Arabes, attardés en des conciliabules, projettent sur le sol une ombre de statues.

Des fuites silencieuses de chats profilent un galop d'ombre, des rats font curée sur des monceaux d'immondices. Au seuil des portes, une bougie allumée à terre éclaire les pieds nus et le bas du visage d'une Mauresque, assise sur la première marche de l'escalier, attendant quelqu'un. Des visages fardés s'encadrent aux étroites lucarnes, des voix parlent aux judas des portes ; on entend des musiques en sourdine, un rire qui meurt. Une odeur de musc et de chair traîne dans le vent doux.

Les rues se vident de plus en plus. Le sabbat des chats pousse sa clameur hystérique. Les derniers matelots ont disparu, happés en des entre-bâillements louches. Même une petite flûte, qui laissait tomber un filet de musique,

grêle et mélancolique comme l'eau, s'est tue. Plus rien que la paix et le froid de la mort, d'une mort où la vie couve.

Le silence plane, un silence équivoque et chuchotant. Alors il semble que la ville entière parle une langue inintelligible, à voix basse. L'on ne perçoit plus qu'un pas monotone, sonnant sur les escaliers polis, usés par une centaine de générations. Le rêve vous gagne, le mystère vous enveloppe, l'hallucination entre en vous : des yeux de femme paraissent vous contempler à travers les murs, comme sous des voiles de pierre ; des souffles errent sur votre visage, des mains invisibles vous frôlent.

Et peu à peu un malaise délicieux vous hante, l'angoisse de ne pouvoir jamais plus sortir de ces rues enchantées, où un charme vous retient, comme si vous étiez condamné à y errer éternellement.

LE KIEF

Hier soir, à plusieurs, nous avons exploré la Kasbah.

Le clair de lune rayonnait sur la ville et la mer. Il faisait tiède et pur.

Non loin de la synagogue, au bas d'un large escalier plat, s'empressaient des Biskris. Les *you ! you !* glapissants de femmes que l'on ne voyait pas encore, perçaient l'air.

Et tout au haut des marches, nous vîmes houler un flot de Mauresques blanches ; des lanternes, que des hommes portaient au bout de bâtons, oscillaient dans le noir. Lentement, avec des arrêts, cette théorie blanche s'écoula, le long de l'escalier, en se massant pour pousser les *you ! you !* aigus. Toutes ces têtes de

femmes s'éclairaient aux lanternes d'une lumière neigeuse, où les grands yeux bleus de khol scintillaient comme des diamants noirs. C'était un mariage qui passait.

Nous nous sommes engagés dans les ruelles étroites.

Des bains maures s'exhalait une tiédeur humide, sentant la laine. Plus loin, par une fente de porte, nous vîmes des Arabes se prosterner à plat, en un bourdonnement de prière.

Et puis, commença le vide charmant des escaliers zigzaguant, noirs de nuit ou blancs de jour lunaire. Une petite fille, déjà femme, sur un seuil de porte, souriait dans la clarté pâle : son teint bistré prenait une étrange teinte ; on eût dit une statue de cuivre reflétant la lune. Un mystère l'enveloppait, fait de silence et d'attrait charnel.

Des Arabes rôdaient dans la ruelle.

Au judas d'une porte close, apparut ensuite, aperçue en un cadre étroit, comme adossée à un portant de théâtre, et dans la même lumière fausse, une femme, endormie sur une natte. Son visage, un peu bouffi, avait le

blanc du jasmin; ses cheveux noirs restaient nattés, sous sa coiffe. Ses cils étaient longs comme des épingles. Et son rêve souriait.

Toujours l'escalade, du noir, du blanc, des culs-de-sac, des détours, un bruit vague de tambourin et des aromes d'encens.

Puis soudain, le quartier bizarre s'éclaira, avec ses oripeaux cinglant l'œil, ses vieilles femmes, son relent d'anisette. Nous sommes entrés dans un de ces bouges, où s'attablent les matelots.

Un petit bancal, borgne et grêlé, a aussitôt pincé sa guitare. Et des Malagaises nues, montant l'une après l'autre sur la table, ont sauté les danses agiles d'Espagne.

Leur visage crûment fardé s'éclairait d'une ivresse. Elles frappaient du pied avec fracas. Leur bras se courbaient en cadence. Leur corps souple ondulait, se renversait, se pliait, tournait et descendait en spirales lentes de *tangó*; puis elles rebondissaient, et la table, sous leurs talons furieux, ronflait comme un tambour.

Après, dans le *fandango* et la *jota*, au rythme des chants à pleine voix et des mains claquant

comme des castagnettes, ce fut, entre danseuses sur le sol, une danse vive et passionnée, qui, même dans ce bouge, rappelait la patrie lointaine et mimait l'amour libre ; une danse où la femme piaffe comme une mule qui encense, fuit en appelant le désir par des cambrements de reins et des torsions de vie, s'approche par bonds, s'éloigne d'un caprice, palpite, s'envole et retombe, à la clameur forte des *ollés!* tandis qu'au milieu de la fumée et du bruit, la guitare étouffée égrène par-dessous ses petites notes vibrantes.

Nous sommes sortis. Ces danses et cette musique m'obsédaient encore longtemps après. Il y a là quelque chose de si instinctif, de si naturel, de si vivant ! Et je me rappelais la tristesse de la danse du ventre chez les Mauresques ; cette danse toute matérielle, organique, qui suggère l'idée d'une volupté sans âme, tant elle est automatique et animale.

Précisément, c'est à la porte d'une riche Mauresque que nous nous arrêtons. Notre guide parlemente : nous montons l'éternel petit escalier blanc en spirale. Nous voici dans la

galerie carrée, sous le ciel d'un azur laiteux.

Une vieille femme nous fait prendre patience ; et en attendant l'Idole, l'intérieur disparate étonne Des meubles délicats à incrustations de nacre, des aiguières fines jurent avec des glaces de France banalement dorées, des pendules en zinc argenté. Des coffrets ciselés reposent sur de prétentieuses chaises de tapissier. Des étoffes brodées se marient à des cretonnes du *Bon Marché*. Et le lit, haut et large comme un autel dans le fond, porte un édredon rouge de ferme sous un couvre-pied de petite bourgeoise.

Voici la femme, haute et belle, nonchalante un peu, la mince taille ondulante, le sourire nuancé de grâce et de dédain. A la regarder, versant le café dans les petites tasses, elle semblait, elle aussi, porter en elle le contraste des choses qui l'entouraient, un disparate de distinction mauresque et de vulgarisation européenne ; on sentait que sa beauté recherchée faisait d'elle l'intermédiaire de deux races, comme sa chambre était le point de contact de deux civilisations.

Et dans mes oreilles, devant mes yeux, re-

passait la danse d'Espagne, l'obsession de ce coin brutal et non frelaté, cru et âpre comme le vin bleu des matelots et des portefaix.

Nous voici dehors, errant, à la descente cette fois, le long des escaliers plongeants. Nous rentrions, quand l'un de nous s'avisa que nous devions voir une *m'chacha*, intérieur des fumeurs de kief.

Un bouge, seul éclairé dans une impasse d'ombre, et tout rempli de fumée lumineuse, nous ne vîmes que cela, d'abord.

Puis, à travers ce brouillard jaune, apparurent les têtes et les corps d'une douzaine d'Arabes, accroupis et silencieux. Ils ne faisaient d'autre geste que de se passer, de l'un à l'autre, une très longue pipe et d'en tirer une lente, une énorme bouffée, qui se répandait en nuage et exhalait une odeur d'herbe.

Notre présence, loin de les déranger, les fit sourire, hospitalièrement. Le patron nous désigna des bancs, que les occupants cédèrent de bonne grâce; et il nous tendit la pipe où se volatilisait, au creux du foyer, une fine baguette de kief durci.

— Bono kief, dit-il.

Et une douzaine de voix psalmodièrent pour nous encourager et nous rassurer :

— Bono !

Nous voyant peu convaincus, l'hôte reprit sa pipe et en aspira une prodigieuse bouffée. Ses yeux se dilatèrent. Ses dent blanches riaient, et une goutte de sueur perlait sur sa face alanguie. Tous les autres montraient le même regard, la même hébétude. Et elle apparaissait troublante et mystérieuse vraiment, leur joie muette à s'enivrer de poison.

Car le kief, on le sait, est le haschich. C'est le chanvre indien, père du rêve et des hallucinations, pire que l'alcool et l'opium, ce terrible excitant que Baudelaire, en ses *Paradis artificiels*, célèbre avec effroi et volupté.

L'étrange substance augmente la personnalité, amplifie les sensations, agrandit l'illusion du temps et de l'espace. En pâte verdâtre, confiture forte et répugnante qu'on absorbe dans du café, c'est le *majoun*. En tabac vert, pareil à du foin haché menu qu'on fume en poussière ou durci en baguettes, c'est le *kief*. Le *majoun*

est violent; il déchaîne l'ivresse cérébrale. Le *kief* reste anodin, il grise seulement.

Et pour les Arabes, kief ne signifie pas seulement la griserie factice : c'est un mot vaste et profond, qui incarne les longs repos, les méditations immobiles, l'extase des heures coulées à l'ombre et au soleil. Ce peuple, rêveur par nature, n'a guère besoin d'être stimulé; aussi ceux qui recourent aux excitants sont considérés comme des êtres inférieurs; et ils se recrutent ordinairement dans le bas peuple.

C'était bien, en effet, de pauvres hères, les fumeurs qui nous entouraient; des portefaix, des ouvriers du port, des casseurs de pierres, tous gens qui peinent le jour, et qui viennent chercher à la *m'chacha*, la nuit, leur part de repos et de rêve. Aussi rien n'était frappant, touchant presque, comme la naïveté de leur ivresse.

Pas une parole, rien qu'un sourire élargi, des yeux plus dilatés, la sueur perlant plus fort à leur front, et toujours ce geste de se passer fraternellement la pipe et d'en tirer un nuage de fumée. Puis de longs, très longs silences, où

ils restaient vagues, hypnotisés, les uns à contempler au mur de rares images grossièrement coloriées, les autres à écouter le bruit, presque imperceptible au fond de la salle, d'un minuscule jet d'eau.

Dans la lumière et la chaleur, l'âcre odeur d'herbe qui commençait à nous soulever le cœur, de loin en loin, la voix gutturale de l'hôte laissait tomber ce mot :

— Bono kief!

Et cette voix était pleine de bienveillance, de protection et de pitié pour nous. Car ces pauvres, ces misérables, se sentaient riches et tout-puissants. Affranchis de leur misère, ils entraient dans l'oubli et l'extase, au paradis merveilleux du Coran!

LE JARDIN DU PASSÉ

Comme le temps fuit!

J'ai reculé tous ces jours-ci, par je ne sais quelle pudeur, à remonter vers le passé. « Ma vie d'enfant n'est plus! » pensais-je. Et je redoutais presque ce pèlerinage à la tombe des miens, ou à la maison qu'ils habitaient jadis.

Le souvenir a quelque chose de profond, de sacré. Il ennoblit et sérénise la vision des choses. Pourquoi risquer de l'amoindrir, en constatant que la réalité est moins intense que l'idée recueillie qu'on garde d'elle?

Et cependant, pouvais-je me soustraire à cette visite rendue à ce qui n'est plus, et qui répond à une curiosité si douce et si triste, que les plus humbles eux-mêmes s'acheminent,

des fleurs en main, vers le cimetière, ou bien vont contempler, avec une complaisance mêlée de regrets, la maison, redevenue étrangère, qui leur appartint autrefois ?

Nous avons gagné le chemin des Aqueducs qui, entre rocs et ravins, serpente en lacets, vers les hauteurs de Mustapha. Des graminées roses, à tiges d'aiguille, fleurissent le roc suintant, couvert d'herbe mouillée. Du ravin, rempli de broussailles vives et enchevêtré d'un fouillis d'arbres et de plantes, monte la fraîcheur d'un ruisseau perdu sous la verdure et qui susurre à peine.

Un trot de cheval sonne derrière le repli de la route. Des touristes passent, avec de beaux enfants blonds ; le plein ciel et la mer ensoleillés attestent la vie. Une couleuvre, le long de la balustrade, se glisse dans les herbes.

Un chemin, tortueux et rocailleux, s'enfonce sous une voûte d'oliviers. Le temps a disjoint ses larges pierres plates teintées d'azur : on dirait le lit sec et bouleversé d'un torrent.

D'autres chemins s'ouvrent, lisses et déserts, conduisant à de silencieuses villas, entre une

baie de fleurs rouges, hautes et bizarres, qui ont l'air d'oiseaux aux ailes pourpres et au bec pointu.

Des jardins en fleur égayent de larges terrasses. Des bougainvillées drapent de rideaux violets des maisons blanches. Sur la gauche, des parcs de grands hôtels dévallent, en plates-bandes où sinuent des allées ratissées : de vieux arbres y versent une ombre douce. On voit sur des bancs des silhouettes de femmes. Et l'on pense, par cette radieuse journée, à des étrangères frileuses, à des nostalgies de malades.

Trois grands arbres en pots, dans une petite maçonnerie à carreaux peints ; un pont, des roseaux à feuilles de glaive, des jardins encore, des murs et, toute blanche et poudreuse, la route montante de Mustapha-Supérieur !

Elle tourne, elle aussi, en courbes molles, indéfiniment. A chaque éclaircie, on voit la mer. Les arbres, comme sur toutes les routes d'Alger, sont blancs de poussière. Le Palais d'été, blanc, se dresse au fond d'un beau jardin, de verdure neuve et riche, bien

lavée, qui a un luisant d'émeraude sombre et d'or.

On va. Des tramways descendent, dans un nuage de poussière épaisse comme plâtre. Puis, le large boulevard de Mustapha s'ouvre au pied de collines éventrées de toute part par les fondations de maisons neuves. Elles surplombent à pic, ces maisons; des escaliers scellés dans le roc y grimpent, obliques, telles les échelles mobiles des grands bateaux. Il fait frais, sur cette large route neuve, comme dans les rues où l'on bâtit : cela sent la terre et la pierre remuées.

Encore un peu, et le boulevard interrompu s'étrangle, coupé de biais par le chemin montant qui atteint, de circuits en circuits, le cimetière. Une croix de fer à ce coin de routes. Et une rampe en terre rouge s'élève, dominant la plaine.

Celle-ci, tout en bas des collines, s'étend comme un manteau rapiécé : on distingue les sillons des potagers, les carrés bruns des champs, les taches vertes des bananiers, l'enclos embroussaillé du Jardin du Hamma, et en-

fin, s'arrondissant, la ceinture grise des sables de la plage.

On monte plus haut. Voici les tombes.

Tout de suite je reconnais, à l'angle du cimetière, entre des cyprès, un petit toit blanc. On dirait une maison d'enfant. Dessous, dans un caveau, dort notre père. On l'a descendu là, il y a vingt ans, un matin de soleil. Je revois encore les parents et les amis. Quelqu'un me tenait par la main. Et sans comprendre la mort (j'avais dix ans), je me rappelle quel poids écrasant m'étouffait la poitrine.

Le calme et lumineux cimetière, en plein ciel, dominant l'espace, les coteaux et la mer!... Il n'a pas changé. Tel je l'ai quitté, tel je le revois. Je ferme les yeux, et je retrouve mon âme oppressée d'alors. Je les rouvre; et une Vierge de plâtre qui se dresse un peu plus bas, sur un tertre, m'intrigue, comme, je m'en souviens tout à coup, elle m'intriguait ce jour-là, au plus profond de mon angoisse, parce qu'elle portait, comme aujourd'hui, entre ses épaules, un trou rond, qui en montre l'intérieur creux, tout sombre.

Les idees d'enfant sont bizarres! Une détresse m'étreignait de voir descendre le cercueil, de pressentir que le malheur qui me frappait était irréparable, non seulement pour moi, mais pour beaucoup d'autres; et cependant un peu de mon âme légère s'évadait dans la radieuse matinée, s'étonnait de vivre devant ce mystère de la mort et, curieuse, interrogeait la mine des gens et l'aspect des choses. Entre toutes m'étonnait cette statue de vierge ainsi mutilée et vide.

Chose curieuse que la mémoire! Aujourd'hui seulement, sur les lieux mêmes, je me rappelle cette sensation oubliée complètement, pendant vingt ans. Si je n'étais pas revenu au cimetière, jamais peut-être ce détail enfantin, perdu, disparu en une case obscure de mon cerveau n'aurait ressuscité, dans sa puérile insignifiance.

Singulière vie que celle de ces cellules nerveuses endormies en nous, quasi-mortes, et que réveille, après si longtemps, l'étincelle du souvenir! Victor Hugo l'a dit :

« Quel mystère que le passé! Et comme il

« est vrai que nous nous déposons nous-
« mêmes dans les objets qui nous entourent.
« Nous les croyons inanimés. Ils vivent ce-
« pendant; ils vivent de la vie mystérieuse que
« nous leur avons donnée... Tout cet ensemble
« de choses indicibles qui a été nous-mêmes
« reste là dans l'ombre, ne faisant qu'un avec
« les objets sur lesquels nous nous sommes
« empreints à notre insu. Un jour enfin, par
« aventure, nous revoyons ces objets; ils sur-
« gissent devant nous brusquement, et les
« voilà qui, sur-le-champ, avec la toute-puis-
« sance de la réalité, nous restituent notre
« passé ».

Il n'y a presque jamais personne dans ce cimetière de Mustapha, il sent la campagne et non la ville. Des fleurs poussent partout, dans la verdure des cyprès; et tout le jour le soleil fait lever l'herbe et germer la vie...

Nous revoici en bas, au pied de la croix de fer. Un chemin s'engage entre des haies, qui conduit, en contournant le coteau, jusqu'à la descente sur le Jardin du Hamma.

Des terres rouges et cultivées, des bouquets d'arbres alternent. Les haies sont fleuries de mimosas et de liserons, où du genêt d'or passe ses épines entre des raquettes de cactus hérissés. Un cri d'alouette, très haut, tombe du ciel. Des hommes bêchent dans les champs. C'est la vie, partout.

Alors cette pensée de Tolstoï me revient : « La mort n'existe pas ! » — et ceci qu'il ajoute : « La vraie vie de l'homme s'accomplit en dehors de l'espace et du temps. » Pourquoi notre âme mourrait-elle plus que cette matière aux mille formes, terre et mer, lumière, ciel, qui toujours se décompose et se métamorphose à l'infini ? Pourquoi n'existerions-nous pas selon la parole du Mystique russe : « en dehors de l'espace et du temps ».

De tristes visages humains se lèvent de chaque côté de la route : des pénitenciers vêtus de toile, qui piochent et charrient la terre. Des sergents, revolver au côté, les gardent ; et aussi des turcos, croisant la baïonnette de leur fusil chargé. Dans le grand espace libre, où volent les oiseaux, ces prisonniers font mal à

voir, avec leurs grands yeux ternes, leurs durs visages, et cette expression de révolte qui dément leur docilité de manœuvres.

La route descend, fraîche, le long de talus verts où se ramifient des pins. Des orchidées simulant des mouches jaunes pullulent dans l'herbe, auprès d'iris violets en clochettes. Quelques détours ; et l'on descend sur le petit café maure du Hamma, devant la grille du Jardin d'Essai.

C'est un doux et prestigieux jardin.

Des platanes, au long d'une avenue royale, s'élèvent très haut, avec un murmure léger. Tout autour, s'épanouit en massifs une verdure sombre et délicate, qui bruit au vent de mer. Une voiture, dans l'allée circulaire, emporte des toilettes claires

Une allée de bambous s'ouvre, presque noire d'ombre. Sous la voûte compacte des feuilles drues et minces, tombe une fraîcheur de nuit. Sur le sol noir, entre les tiges, des écorces larges comme des écrans s'étalent. L'allée semble se rétrécir en une perspective fuyante, au charme d'exotisme profond et mystérieux,

Tout au bout, une ogive pure de lumière encadre une Mauresque blanche.

Un silence, que ne troublent ni voix humaine, ni chants d'oiseau, plane par instants : on ne voit plus un être : on erre dans le parc de la Belle au Bois dormant. Et de nouveau, la brise reprend et souffle. Alors en un bruissement faible de branches et de feuilles froissées, une voix vibre et s'élève, comme si le jardin chantait. Puis, des soupirs d'apaisement s'étouffent : une paix redescend sur la terre, une langueur de rêve et de sommeil que troublent, seuls, par instants, les cris rauques des paons.

Aux bambous, succèdent les palmiers. Leurs troncs trapus et rocailleux disparaissaient sous une verdure de roses, adorablement fraîche et tout en boutons, sans fleurs encore, qui, enlaçante, s'enchevêtre à la gerbe des palmes, et jette, d'un arbre à l'autre, un vivant pont de lianes.

Un bassin d'eau feuille-morte, plus loin, étale en un rond-point son miroir triste, où des feuillages se reflètent. Autour et en deux co-

lonnades vénérables, les Ficus géants, les arbres des Pagodes, dressent leurs troncs lisses et fendus, parallèles comme les cordes de lyres monstrueuses. D'énormes racines serpentent sur le sol. Les branches retombent en filaments, en stalactites végétales. Les feuilles larges tamisent une ombre grise. Tout donne une impression d'extrême vieillesse et de mystère religieux.

Des ombres de cultures, sous des claies de roseaux, semblent des serres plates; un jour bas et trouble y éclaire des jardiniers, penchés sur la terre verte. Ailleurs, des vitres de serres étincellent. Des autruches se rengorgeant, paradent en des enclos. Des oiseaux gloussent dans des volières.

Là, des dattiers s'élancent et filent en fusées dans l'azur, éclatent et retombent en gerbes vernies. Des palmiers difformes s'accroupissent à leurs pieds. Des régimes de dattes stériles, d'un vert olive, pendent à des rameaux jaunes. Des arbres rugueux, grisâtres comme le cuir des pachydermes, tordent leurs branches noueuses et sillonnent le sol de leurs racines

gonflées. Des yukas hérissent leurs pointes d'épées.

A la sortie du jardin, par delà un enclos poudreux de dattiers, la mer vient mourir. Mer calme Elle exhale un parfum de sel, une amertume fraîche; elle vient expirer en ondulations molles, sans cesse renaissantes Sa robe verte, teintée d'azur au large, s'ourle sur le bord de petites blancheurs d'écume que le sable boit aussitôt; alors, dans le recul rythmique des vagues remportant les petits graviers, le sable se lustre et se moire d'un éclair nacré. Puis l'eau revient et s'étale; et cela recommence éternellement.

Le sable que nous foulons, est fait de la poussière de coquilles de toutes formes et de toutes couleurs, et d'une infinité de petits cailloux plats, polis par la mer. Il en est de charmants, si fins qu'ils tiennent, par centaines, dans le creux de la main; tous les reflets de l'arc-en-ciel les nuancent. Si petits, on les sent éternels, on palpe en eux une poignée de la cendre des siècles. Alger rayonne, jaune, dans l'oblique soleil. Des voiles de pêche ont l'air de goëlands blancs.

Sur la route de la Maison-Carrée, la poussière s'élève en nuages : c'est un troupeau de moutons qui passe, sous les coups de trique; puis un roulement de diligence; et longtemps un voile grisâtre reste suspendu et flotte, où les arbres et les passants n'apparaissent plus qu'à travers un brouillard de cendre.

L'Hippodrome de Mustapha étend sa plaine rouge, creusée par les fers des chevaux, usée par les pieds des soldats. Une herbe rare la plaque de vert, sur les bords. Des silhouettes de maquignons dont les chevaux trottent l'amble, défilent, petites et rapides. Un peloton de tirailleurs à la manœuvre, rappelle, de loin, des soldats de bois sur une planchette mobile. Et, dans un coin, près de feux éteints et de ballots déchargés, des chameaux accroupis ou debout, des conducteurs en guenilles, se tassent en un campement brun et fauve, de vermine et de misère.

Nous traversons le champ de manœuvre. C'est sur la route de Belcourt, derrière le premier plan de masures et de chantiers, en une rue solitaire, que se trouve notre ancienne maison,

vendue après la mort de notre père. Elle avait, pour propriétaire dernier, le grand chef arabe Sahraouï, qui vient de mourir.

Voici la grille, la petite porte à côté de la grande : elle est ouverte, et tout le jardin vert apparaît. Là-bas, au fond d'une avenue de platanes, blanche derrière son perron balustré à jour, je reconnais la maison d'antan.

C'est bien cela : le jardin semble avoir gardé les mêmes lignes. Les platanes ont grandi, ils interceptent le soleil. L'ensemble conserve son air paisible ; seulement on n'entend plus le grincement de la noria, le pas de la mule aux yeux bandés, qui tirait l'eau de la citerne. Et les tourterelles, roucoulant tout le jour dans le grand acacia, ne gémissent plus. La maison est fermée. Le jardin est vide.

Il serait facile de les visiter. Et cependant nous n'entrons pas. Quelque chose me retient au seuil, que je ne puis définir, le désir, peut-être, de conserver intacte au fond du cœur la conscience du passé. En mon âme, je revois mon père, mon grand-père, ma mère jeune en robe claire, mon frère tout petit, et moi-même

Pourquoi entrer, puisque plus rien de tout cela n'existe, de jadis, qu'en un coin périssable du « moi »? A quoi bon détruire la subtile et fragile image du temps vécu?

Qu'a de commun l'existence matérielle de ce jardin et de ce logis avec ce qu'ils signifièrent, autrefois, pour moi? Les voici étrangers, froids et morts en substance, mais ma mémoire les perpétue, idéalement vivants. Et cette vision intérieure est la seule vraie.

C'est cependant pour les visiter, vieille maison et jardin des premiers rêves, que j'étais venu de si loin sur la mer. Et maintenant je n'ose plus. Il me semble que la curiosité qui me rend d'avance perplexe, deviendrait, si je la satisfaisait, profane et inférieure. Je crains des regrets, et, ajournant d'entrer, je m'éloigne.

Je pense au dernier habitant de cette demeure, à ce Sahraouï, ex-agha des Harrar. Il a vécu là, lui aussi.

Entre nous et lui, d'autres acheteurs ont passé. En vingt ans, plusieurs existences ont défilé là. Et d'autres encore glisseront, sans laisser leur ombre sur le mur. Ne semble-t-il

pas qu'il y ait une sorte de mystérieux lien entre les propriétaires successifs d'une maison?

Ils ne se connaissent point. Et pourtant ils vivent, les uns après les autres, sur la même place de terre, entre les mêmes cloisons. Ils ont des peines et des joies dissemblables et pareilles; leurs tristesses portent le même deuil; des enfants leur naissent, des grands-parents meurent dans leurs bras; des catastrophes, des accidents, ou moins encore le train-train banal de la vie emplissent ce coin étroit. Et ni la maison ni le jardin n'en gardent la trace.

Notre père qui habita ici est mort. D'autres après lui. Sahraouï, le dernier occupant, vient de mourir. A qui le tour, à présent? Et la maison et le jardin subsistent, d'une vie minérale et végétale, d'une vie aveugle et muette, inquiétante et sourde, jusqu'au jour où, de vétusté, pour faire place à d'autre habitacles humains, arbres et pierres tomberont.

FIN

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-1re, PARIS.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8